

Marie-France Durand
Jean-Paul Damaggio

South-West-USA

Récit de voyage et réflexions

Avril 2014

(SANS LES PHOTOS : le livre papier est disponible à 10 euros)

Préparation du voyage

Elle a été réalisée par l'agence de voyage bénévole *Marie-France Durand* avec un cahier des charges assez complexe :

Dates, lieux, conditions

- 1 – Un endroit avec du soleil mais pour un voyage qui ne soit pas en pleine saison.
- 2 – Un voyage dans ces conditions dans le Sud Ouest des USA.
- 3 – Un voyage pour budget classe moyenne.

Projet

30 mars-24 avril ; arrivée et départ San Francisco ; voyage en avion San Francisco-Las Vegas où y louer la voiture indispensable pendant 18 jours.

Les étapes plus précises

- San Francisco en deux fois trois jours (3 à l'arrivée et 3 au départ).
- Entre temps, circuit dans ce qu'aux USA on appelle ***the Grand Circle*** (le Grand Cercle) : Nouveau Mexique / Arizona / Colorado / Utah et, à la marge, Nevada.

Les conditions basiques

Hôtel et restaurant le soir avec pique-nique léger à midi.
Certains hôtels sont réservés en France.

Résultat

Le cahier des charges a été bien rempli !

Dimanche 30 mars 2014

C'est le deuxième tour des municipales, et heureusement, il n'y a qu'un tour à Angeville. Nous n'avons pas besoin de faire des procurations. La veille, Vincent et Julie viennent nous chercher à la maison pour passer la nuit chez eux à Toulouse, fêter, par avance, l'anniversaire de Vincent et nous emmener à l'aéroport le lendemain.

Le lendemain, lever à 3h30 pour un avion qui décolle à 6h10 de Blagnac. Il atterrit à Amsterdam-Schiphol un peu moins de deux heures après.

C'est un aéroport que nous commençons à connaître depuis que nous voyageons vers les Amériques : nous y avons souvent fait escale, et même passé la nuit dans les hôtels de l'aéroport pour cause de retards d'avions. Cette fois le retard n'est que d'un peu plus de deux heures et le nouvel envol a lieu à midi pour un très long trajet (onze heures). Chacun a sa petite télé personnelle qui permet de voir des films, des infos sur le vol... Ce qui permet de constater que l'avion passe très au nord, au-dessus du Groenland et presque au pôle, pour redescendre sur le Canada, puis l'ouest des USA. En réfléchissant, c'est logique, car c'est sans doute plus court qu'en suivant un parallèle.

Atterrissage à **San Francisco** à 13h15 heure locale (neuf heures de décalage).

Après une assez longue attente pour les formalités de police (c'est encore l'heure du déjeuner et, au début, peu de guichets sont ouverts). Mais ensuite, sans valise en soute (nous avons réduit les objets à emporter pour éviter les attentes à la livraison des bagages et aussi pour être peu chargés dans notre périple), la sortie de l'aéroport est rapide.

A l'information, on demande comment trouver le point de départ du bus 292 : il faut descendre et l'arrêt est juste à côté. Une seule personne attend : un Français. Sous le soleil !

Un tarif défiant toute concurrence : c'est 2\$ (1,50€) pour Jean-Paul et seulement 1\$ pour Marie-France (le tarif pour les plus de 65 ans) pour un trajet d'une heure environ de l'aéroport de San Francisco à *downtown* (le centre ville) !

Première traversée de la ville en bus du sud vers le nord. Peu de personnes dans le bus, c'est dimanche. Deux dames parlent en espagnol. On passe de quartier en quartier dans une ville étendue à la mode nord-américaine.

Comme on ne connaît pas tous les arrêts, on descend un peu tôt, à la 7th Street au lieu de la 5th, environ un kilomètre plus loin. Mais il fait beau, nous ne sommes pas trop chargés, les valises à roulettes ne pèsent pas, donc on marche jusqu'à **Herbert Hotel** où nous avons réservé une chambre. L'accueil est complètement impersonnel mais la chambre est confortable.

Bonne surprise ! (merci à l'agence de voyage), il se trouve sur la rue pentue la plus centrale, **Powell Street**, bordée de commerces (de luxe), de restaurants (à tous les prix), où passent les **cable cars** (cf. l'article plus loin sur le sujet), transports en commun célèbres et pratiques de San Francisco, et nous sommes à côté du petit supermarché **Walgreens** qui vend de la nourriture et des fruits frais.

Donc après quelques minutes de repos, nous entamons la visite à pied du quartier en commençant par la place essentielle : **Union Square**. Une immense tente est installée pour une manifestation, sans explication. Tout autour, boutiques de luxe extrême décorées avec beaucoup de goût (chez *Macy's* la décoration florale est époustouflante), supermarchés immenses et hauts de gamme, centres de remise en forme où l'on voit les gens s'entraîner (*The North Face*). On retrouve, comme à New York les escaliers extérieurs en fer, partout sur les façades, à utiliser en cas d'incendie.

Nous restons quelque temps à observer les passagers debout sur les marchepieds des **cable cars**, s'accrochant aux barres verticales, et Marie-France, comme tous les touristes, innombrables dans ce quartier, ne manque pas d'en faire plusieurs clichés.

Avec la fin de l'après-midi, les *homeless* (SDF) commencent à affluer dans cette partie de la ville, à la recherche d'un endroit pour s'abriter pour la nuit. Beaucoup semblent hagards, perdus, drogués... Certains triment un caddy rempli de sacs plastiques renfermant toute leur richesse, autre face glaçante de l'Empire... (cf. l'article plus loin sur San Francisco).

Puis nous cherchons un restaurant et après quelques hésitations entre l'indien et le mexicain, va pour l'indien. Comme toujours le serveur apporte aussitôt un grand verre d'eau plein de glaçons. D'où vient cette manie des glaçons alors que, de toute façon, l'eau est fraîche ? Une télé avec des clips américano-indiens, style *Bollywood*. Repas sympathique.

Fatigue maximum car ça fait presque trente heures sans bénéficier des douceurs d'un lit : celui de l'hôtel est bienvenu !

Lundi 31 mars

Ce matin, le décalage horaire se fait encore sentir pour Marie-France qui se réveille à minuit et a du mal à se rendormir. Dans la chambre (comme dans beaucoup d'hôtels où nous passerons), il y a une bouilloire, du thé en sachet et du nescafé, donc on se bricole un petit déjeuner avec les fruits frais et les biscuits achetés la veille au *Walgreens*.

Puis direction le fameux ***Golden Gate Bridge***. Pour cela on achète la carte de transport (23\$, 17€) qui permet, pendant trois jours, d'utiliser tous les moyens à disposition, ainsi que la carte géographique qui donne les lignes et les noms des rues, et qui s'avèrera très pratique. On commence par le *cable car* qui est juste à côté et donc par une queue. En effet, ce moyen de transport est très prisé des touristes, mais aussi très pratique pour parcourir la ville. Jean-Paul se placera sur le marchepied et Marie-France sur le siège à l'extérieur pour ne rien perdre de la vue sur la ville, les beaux immeubles colorés, les échelles de fer, les peintures murales et ces fameuses rues, en pente raide exactement comme dans les films !

Mais on descend trop tôt car on n'a pas encore trop la notion des distances dans cette ville : entre deux pâtés de maisons, la distance est souvent très grande ; on attend le suivant mais il est plein et ne s'arrête pas. Alors petite marche à pied jusqu'à l'arrêt d'un bus qui va dans la bonne direction. Nouvelle attente. Un bus se présente mais ce n'est pas le bon nous indique le chauffeur ; il arrivera un peu après pour nous conduire à un autre carrefour où, enfin, se trouve la ligne qui va nous conduire au fameux pont. Déjà trois moyens de transport utilisés !

Petit à petit on finira par comprendre comment marchent les transports en commun (finalement très pratiques) dans cette ville.

Le *Golden Gate Bridge* tient ses promesses, bien qu'il soit rouge et non doré. L'ouvrage est très impressionnant et la vue sur l'immense baie de San Francisco est superbe. On aperçoit l'île d'**Alcatraz** sur la droite (célèbre par sa prison où séjourna, entre autres, Al Capone en 1934) et une plage sur la gauche avec les petites maisons étagées sur la colline au-dessus. Marie-France trouve que San Francisco a des airs de Valparaíso, mais il est plus difficile de s'orienter, car les collines ne descendent pas toutes vers l'océan, elles sont dans toutes les directions. (preuve d'une activité tellurique intense : il ne se passe pas un jour sans qu'il y ait un mini-tremblement de terre, imperceptible le plus souvent, mais les spécialistes craignent qu'arrive un jour "*the big one*" et travaillent à essayer d'en déterminer les prémisses).

Comme toujours aux USA, le lieu est pédagogique pour tout expliquer au sujet de ce défi technique incroyable car le pont est construit à l'entrée de la baie donc en un lieu profond, exposé aux vents et nécessitant une belle hauteur pour laisser passer les bateaux.

Pour la pédagogie, le touriste est invité à appuyer sur trois cordes pour sentir que plus les piles du pont sont hautes, moins elles n'ont à supporter de poids.

Les piétons peuvent emprunter le pont pour mieux se rendre compte de l'ampleur de ce chef d'œuvre technique. De loin tous les ponts suspendus se ressemblent mais à le toucher du doigt c'est autre chose.

Nous avons de la chance, pas l'ombre d'un brouillard fréquent à San Francisco (des cartes postales représentent le pont perdu au milieu des nuages), mais la pluie est annoncée pour l'après-midi.

Nous reprenons le bus que nous suivons jusque dans le quartier italien par *Colombus Avenue*. On descend, à côté de **Porziuncola nueva**, une réplique - en plus petit - de la basilique d'Assise (!) que nous visitons rapidement. A la sortie, un paroissien nous propose carrément de nous donner son parapluie car il commence à pleuvoir et que lui, a sa voiture à côté ! On déclinera son offre sympathique pour s'abriter à côté dans un restaurant italien.

Bon repas face au restaurant *The Stinking Rose* (*La Rose Puante*, célèbre parait-il !), à une belle murale représentant des musiciens de jazz, et à la célèbre librairie **City Lights** dans laquelle nous entrerons

ensuite pour prendre le pouls de la gauche aux USA (cf. l'article plus loin sur le sujet).

Il pleut de plus en plus. En sortant nous prenons *Jackson Street* que nous remontons à pied en quête d'un *cable car* qui puisse nous ramener à l'hôtel pour un repos bienvenu.

Ceci ne se fait pas sans mal, entre les gouttes. Nous passons même devant le *Cable Car Museum* mais sans y entrer.

De retour près de l'hôtel, Marie-France qui est frigorifiée décide d'acheter un pull (avec la pluie, le froid est de la partie) car elle a oublié d'emporter son anorak. Chez *H&M*, juste en face, elle trouve un gilet, pour homme mais très chaud et très confortable, pour 43\$ (33€). On achète également de quoi déjeuner dans le *Walgreens* d'à côté.

Après le repos à l'hôtel, et une petite séance devant notre ordinateur (cette fois, contrairement aux précédentes, on l'a emmené pour bénéficier du wifi, présent partout ici, alors que, contrairement à l'Amérique latine, les cybercafés sont plutôt rares), nouveau tour du quartier avant le repas. On décide de prendre quelques repères pour les trois jours que nous passerons à la fin du séjour. En effet, les hôtels sont chers à San Francisco, et le seront encore plus à ce moment-là, Pâques oblige (L' *Herbert Hotel* multiplie ses prix par deux !). Nous en avons trouvé un moins cher non loin du *Civic Center*.

Comme toujours les distances semblent courtes mais finalement, pour nos jambes, elles le sont moins.

Ici, concentration de clochards allongés ou assis par terre, alors que nous sommes dans le quartier politique. Devant l'immense bâtiment de la mairie, dans le style du Capitole, une esplanade vide, une grande zone herbue, aucun banc si ce n'est dans un petit jardin avec des jeux pour les enfants, dûment délimité. Mais une pancarte indique que, seuls les adultes accompagnant des enfants, peuvent y entrer. Les seuls bancs que les clochards pourraient monopoliser s'y trouvent.

Pour le retour, nous empruntons la ligne F sur *Market Street*, rue principale de San Francisco, comme une balafre oblique dans l'agencement rectiligne des autres rues. La ligne F c'est une ligne de tramways historique, avec de vieux wagons qui viennent de tous les coins du pays et même d'ailleurs (Italie, Japon, Australie, Russie, ...). Ils

ont même gardé les couleurs et les publicités de l'époque. Au lieu de descendre à *Powell* nous prolongeons le voyage pour jeter un coup d'œil au quartier financier. Total changement de décor : gratte-ciels, commerces, banques, statues...

Bilan de la journée : 3 cable cars, 4 bus et 2 tramways !

Cette fois le repas sera le steak américain juste en face de l'hôtel. Et avant de rentrer, petit tour sur *Union Square* où un orchestre anime une fête privée.

Mardi 1 avril

Le temps est maussade et nous décidons de nous diriger vers l'*Exploratorium*. Il s'agit de prendre cette fois le tramway jusqu'au port, pour visiter ce musée scientifique où, par des exercices appropriés, on peut vérifier quelques phénomènes divers dans tous les domaines de la recherche scientifique.

Mais le tram que nous avons emprunté s'arrête à la station des *ferrys* (qui ressemble à s'y méprendre à une gare de chemin de fer), et nous devons en attendre un autre, plein d'enfants. En fait l'arrêt pour le musée est très proche. Nous pensions que les enfants allaient descendre avec nous, mais non, leur destination est plus éloignée (et il nous sera difficile d'atteindre la sortie du tram pour descendre).

Cependant, le musée est envahi par des gamins des écoles qui se précipitent pour appuyer sur tous les boutons. Phénomènes d'optique etc.

Jean-Paul retient ce face à face devant un miroir où d'abord on voit le visage de la personne en face puis à un moment (à cause de l'éclairage sans doute) on voit son propre visage à la place de l'autre.

Une autre animation a un immense succès : dans une pièce sombre, des participants subissent un éclairage spécial puis sortent et sur le mur reste visible l'ombre qu'ils ont laissée, ce qui fait la joie des enfants qui s'appliquent à laisser l'empreinte la plus dansante !

Il existe aussi un effet de miroirs déformants.

La liste des expériences est sans fin dans les domaines de la physique, chimie et même la connaissance du vivant.

En sortant, nous nous arrêtons au marché qui se tient à côté de la gare des *ferrys* pour l'achat de quelques aliments. Un marché comme chez nous avec légumes, pain, charcuterie etc. La boulangerie est comme en France. On nous propose de goûter différentes huiles d'olive.

Promenade agréable au bord des *piers* (jetées), entre nuage et soleil. On aperçoit au loin *Coit Tower* une tour au sommet d'une colline, érigée en l'honneur des pompiers par une femme dont le nom de famille est Coit, d'où son nom qui prête à confusion ! Cette tour dans le film de Hitchcock *Vertigo* symbolise l'impuissance sexuelle du héros (interprété par James Stewart).

Dernier jour dans la ville. Marie-France achète du scotch pour colmater son flacon d'huile d'amande douce qui a coulé dans l'avion à l'aller, et on vérifie les conditions pour aller à l'aéroport. Pour cela on descend à la station de métro qui fait aussi RER (*Bart*), car nous préférons prendre, demain, ce moyen de transport, plus rapide que le bus, pour rejoindre l'aéroport. Pour prendre le billet, il faut obligatoirement passer par les machines automatiques. On observe ceux qui les utilisent car le système est difficile à comprendre. En fait, il ne s'agit pas d'indiquer la destination mais de mettre la somme exacte à payer, suivant le trajet. Le tableau indique une somme de 8,65\$ (6,60€) pour un billet aller vers l'aéroport, donc on met un billet de 10\$ et on appuie plusieurs fois sur le bouton pour soustraire jusqu'à la somme 8,65. On valide et la machine donne le billet et rend la monnaie.

Cette fois la pluie ne nous laisse pas le choix : il faut se mettre à l'abri et nous choisissons le centre commercial ***Nordstrom*** en face de *Powell Street*. Surprise : d'immenses galeries et, sur cinq étages, une série de boutiques de luxe sans fin, où on peut presque se perdre.

S'il n'y avait pas eu la pluie dehors, nous serions vite sortis mais pour rester à l'abri nous parcourons tous les étages avec, en haut, les cinémas. Colonnes, coupole genre Panthéon, une architecture originale qui rappelle vaguement le *Musée Guggenheim* à New York. Beaucoup de coiffeurs, boutiques de bijoux, et au cinquième étage, nouvelle surprise : une autre zone en spirale avec des escalators dans tous les sens nous emmènent encore quatre étages plus haut !

Le *mall* dans toute sa splendeur ! Avec au sous-sol un nombre incalculable de restos ! Tous les pays de la planète sont représentés. A vrai dire, au bout d'un moment, toute cette nourriture donne un peu envie de vomir.

Bref, le temple de la consommation parfait. Marie-France y achètera ses premières cartes postales.

Nous décidons de sortir, il pleut moins, pour aller dîner ailleurs, non loin de l'hôtel, dans le resto populaire *Pinegrain* : soupe "grecque" et immense salade pour Marie-France, frites, salade, avocat et sandwich pour Jean-Paul. Le tout est bon et copieux, et par la baie vitrée, nous pouvons suivre la vie de la rue, un moment reposant par rapport à la vie du centre commercial.

Retour à l'hôtel et vérification avec l'ordinateur au sujet du vol du lendemain.

Une observation sur le sens pratique aux USA : le bas des rideaux de douche est muni d'aimants qui permettent de les tenir collés au rebord intérieur de la baignoire ce qui évite qu'ils se collent à la peau lorsque l'on prend la douche.

Mercredi 2 avril

Nuit difficile car juste une porte de communication nous sépare de la chambre voisine où les occupantes sont d'un sans gêne incroyable, riant, criant et hurlant pendant toute la nuit !

Départ de l'hôtel pour Las Vegas à 7h30. Par le *Bart* puis un petit aérotrain, on arrive au terminal 3 qui est celui uniquement d'*United Air Lines*.

Une dame nous obtient le billet d'embarquement à la machine et nous commençons à attendre devant la porte. Jean-Paul se décide à utiliser l'ordinateur pour occuper le temps libre et, surprise, son adresse internet ne fonctionne plus.

Pour compliquer la situation Marie-France n'arrive pas à envoyer ses messages ! Pour une fois que nous prenons l'ordinateur ! Il faut reconnaître que nous sommes novices en matière de wifi (Jean-Paul a fait une révision à la cyber-base de Castelsarrasin juste avant de partir).

Nous survolons l'Ouest étatsunien : d'abord les riches plaines de Californie, puis les immenses Montagnes Rocheuses largement enneigées et enfin les déserts, avant d'arriver sur **Las Vegas**, dans l'Etat du **Nevada**. Le contraste entre le désert et tout à coup, en plein milieu, cette ville énorme est impressionnant. Nous n'avons toujours pas de bagages en soute, donc, après de longs couloirs vides et même un

petit train, c'est directement que nous nous dirigeons vers la sortie en quête des loueurs de voitures.

Pour ça, nous découvrons un bus qui transporte les voyageurs jusqu'au *Rent a Car's Center* le central de location, fort éloigné de l'aéroport et qui s'étend dans d'immenses bâtiments. Le bus nous dépose à l'entrée et là, pas la moindre queue au guichet d'*Alamo*, l'agence de location. Nous pensions avoir à discuter d'assurances mais en fait la discussion ne portera que sur le type de voiture car celle qu'on a louée est trop petite pour les routes des USA, nous dit-on. Finalement on accepte un supplément pour une Toyota Prius hybride qui nous créera quelques frayeurs car livrée sans aucun mode d'emploi, mais qui s'avérera un bon choix vu tous les *miles* parcourus.

Aussitôt, sans entrer dans Las Vegas, direction **Beatty** (près de *Death Valley*, la Vallée de la Mort) où nous avons retenu une chambre. En principe il y en a pour une bonne heure. Après les rues de San Francisco, il est étrange de se retrouver dans les déserts du Nevada ! L'orage rode mais nous évite pour l'essentiel (juste quelques gouttes). Face aux immenses paysages désertiques, avec quelques rares plantes qui ressemblent à de l'alfa et quelques cactus, Marie-France pense aux hauts plateaux algériens autour de Djelfa. Au loin on aperçoit des pics enneigés, des montagnes de toutes couleurs. De temps en temps, une station service flanquée d'un casino nous rappelle que nous sommes au Nevada, l'Etat-roi pour les machines à sous.

Puis nous entrons dans la toute petite ville de Beatty, la dame de l'*Exchange Club Motel* est sympathique, le motel est agréable avec sa peinture blanche et ses volets bleus, et la chambre avec ses deux lits *queen size* est très confortable. Beaucoup de chambres sont comme celle-ci et conviennent même pour quatre personnes. D'autres n'ont qu'un lit, mais souvent *king size*, c'est-à-dire très grand format

Comme à San Francisco, petit tour à pied du quartier mais c'est très vite fait, Beatty semble déserte, sans vraiment de centre, et les rares boutiques fermées, sauf la station service où nous faisons un arrêt pour acheter quelques aliments pour le lendemain midi. Jean-Paul y trouve aussi une bombe à raser et un rasoir car, à éviter les bagages en soute, on ne peut prendre aucun instrument tranchant.

Nous reprenons la voiture pour élargir notre champ d'exploration et un peu plus loin, nous trouvons quelques maisons toutes neuves à la gloire du tourisme.

Un immense magasin de peluche, *Teddy's World*, nous laisse sans voix !

Nous pensons qu'un restaurant doit exister dans ce faux quartier. Nous avons l'estomac dans les talons. Et justement il y a un *Denny's* (une chaîne de restos). Nous entrons et découvrons que, pour accéder au menu, il faut traverser une immense salle pleine de machines à sous. Nous sommes toujours dans le Nevada ! Situation étrange car la ville semble vide (nous ne trouverons même pas un supermarché) et pourtant on trouve quelques joueurs devant les machines à sous. Ce sont surtout des chauffeurs de ces immenses *trucks* alignés à l'extérieur et que nous croiserons sur les routes tout au long du voyage. Finalement on se décide pour le repas dans le *Denny's*. Pour se reposer de nos émotions nous demandons une bière. Alors c'est une autre serveuse qui vient car l'alcool n'est pas dans le menu du restaurant mais il fait partie du bar.

Le lieu et le personnel se révèlent sympathiques pour un repas à l'américaine.

Jeudi 3 avril

Marie-France se lève très tôt, cause peut-être encore du décalage horaire. Donc elle se décide pour une petite marche dans Beatty encore plus déserte à cette heure. Le ciel est bleu mais il fait très froid et elle se félicite d'avoir acheté le gilet à San Francisco. Une fine pellicule de glace sur le sol et les toits brille au soleil. Beaucoup de maisons à l'abandon, on dirait qu'un malheur s'est abattu sur cette ville, que les habitants sont partis. La misère à cause de la crise peut-être ?

Aujourd'hui, grâce au nescafé-thé, la bouilloire, et avec les biscuits achetés la veille dans la station service, petit déjeuner rapide avant de reprendre la route, direction l'Arizona en passant par ***Death Valley National Park***, une région située en dessous du niveau de la mer, un désert spécial. Route de plus en plus désertique jusqu'à ce qu'on arrive à l'oasis du *Visitor's Center* où nous achetons la carte annuelle valable pour tous les *parks*. 80\$ (61€) en tout pour le véhicule, ce qui

représente en moyenne quatre *parks* et nous avons le projet d'en visiter six ou sept.

Les *parks* nationaux sont une véritable institution aux Etats Unis, immenses espaces naturels (certains s'étendent sur des centaines et des centaines de kilomètres carrés) intelligemment aménagés et permettant d'admirer au mieux les beautés qu'ils contiennent. Les *Visitor's Centers* contribuent à leur bonne organisation en donnant des renseignements, en fournissant des cartes, en projetant des films, etc. On les trouve dans tous les lieux visités par les touristes. Nous y achèterons même de quoi manger.

Munis d'une carte nous montrant les petites merveilles à visiter, nous commençons à circuler dans la vallée avec petits canyons et couleurs multiples.

Zabriskie Point, rendu célèbre par le film d'Antonioni, des collines de sable avec des dégradés de couleurs du blanc le plus éclatant à l'ocre presque rouge en passant par toutes les nuances de jaune avec au loin la vallée claire, et encore plus loin les montagnes bleues et roses

...

Une marche dans **Golden Canyon** nous rappelle tout de suite que, l'été, la chaleur doit être insoutenable (*Death Valley* est un des endroits les plus chauds du monde) . On progresse dans le lit d'une rivière à sec au milieu de roches de toutes formes, striées, plissées, ... pour arriver en face d'une montagne d'un rouge éclatant **Red Cathedral**. Superbe !

Plus loin **Artist's Drive** est une route qui serpente au milieu de petites montagnes de couleurs presque incongrues : du rouge au violet, du jaune au rose, et même du vert au bleu.

Sur la route un coyote traverse paisiblement.

Au final, nous arrivons au bord de cette étendue blanche, plate et désertique que nous apercevions au loin, bordée d'un bâtiment qui est, en fait, la bibliothèque de *Death Valley*. C'est **Badwater**, une sorte de *sebkha* ou de *chott*, une ancienne mer salée, ce qui explique le blanc étincelant qu'on pourrait presque prendre pour de la neige. Dans le lointain, les montagnes aux couleurs variées. A cet endroit, on est largement sous le niveau de la mer (- 85 mètres).

Nous avons pique-niqué dans cet univers atypique.

Puis, comme nous avons de la route à faire, nous prenons sans nous attarder la direction de l'**Arizona**. Nous traversons Pahrump et plusieurs autres villages. La route est longue, mais quasiment toujours rectiligne dans une vallée majestueuse bordée de montagnes. On doit passer, ce que nous craignons un peu à cause de la circulation, par Las Vegas. Mais nous roulons sans problème jusqu'à **Williams**. Et là, c'est le gag : à l'adresse indiquée il n'y a pas de motel ! Nous roulons dans tous les sens dans la ville, à tel point qu'à un moment, nous nous retrouvons en sens interdit ! Nous imaginons que l'hôtel a déménagé, nous demandons à droite et à gauche, les fausses informations ne manquent pas, jusqu'au moment où, dans le restaurant *Pine Country*, la dame demande à lire le papier de notre réservation ... et nous fait remarquer qu'il s'agit du Williams de Californie !

Il ne reste plus qu'à chercher un autre motel et Jean-Paul propose le *Motel 6* pour les trois jours prévus ici. Pas de problème, il y a de la place et il est bon marché. Comme il est juste l'heure d'aller manger, nous optons pour le restaurant où nous avons été si bien éclairés sur notre situation. Côte de bœuf excellente dans ce resto populaire qui fait magasin en même temps.

L'ordinateur marche à nouveau et Marie-France peut avertir l'hôtel de Williams en Californie que nous annulons la réservation pour les deux jours suivants (il sera tenu compte du message). Par contre, Jean-Paul ne retrouvera pas ses mels avant le retour en France (une erreur du serveur) et sera obligé de se créer une nouvelle adresse courriel pour le voyage.

Vendredi 4 avril

Après un capuccino excellent, pour nous remettre de nos émotions, nous planifions une activité minimum : d'abord aller dans une *laundry* (laverie automatique, cf. plus loin l'article sur le sujet) y faire un peu de lessive, puis aller à la gare pour voir si nous décidons de réserver des billets de train pour le voyage au *Grand Canyon*. Et enfin passage au supermarché à côté, le *Safeway* afin d'acheter de quoi pique-niquer.

Finalement à midi, tout étant réglé, nous optons pour une après-midi dans *Grand Canyon National Park*, en voiture. Nous irons

ainsi voir cette merveille de la nature de deux façons différentes. De Williams, il faut une heure de voiture.

Dans le *park*, nous nous garons aisément. Et là, en arrivant au bord de la falaise, après quatre-vingt kilomètres d'une route plate, droite et un peu monotone, dans un paysage qui ressemble un peu aux causses, c'est le choc, reçu en pleine figure ! La vue est incroyable, époustouflante, il n'y a pas de mots pour décrire cette inimaginable beauté. Le canyon a creusé dans la roche des crevasses gigantesques sur des étendues immenses, la vue porte à des centaines de kilomètres, les nuances des couleurs passent par toutes celles de l'arc-en-ciel. Il n'est que d'entendre les exclamations des touristes abordant pour la première fois le canyon pour comprendre que tous sont suffoqués par la splendeur du paysage ("oh, my god !", "it's scary !" ...).

Même si, vu notre condition physique, nous n'optons pas pour une descente à pied jusqu'à la rivière (un dénivelé qui peut atteindre plus de 1800 mètres à certains endroits !), grâce aux bus du park, nombreux, avec des arrêts aux principaux points d'observation (on peut les prendre où l'on veut et descendre quand on veut et ils sont gratuits), nous ferons une dizaine d'arrêts au bord du vide pour en saisir toutes les nuances. Auparavant nous trouvons une bonne place pour pique-niquer face au paysage. Et par la suite, nous poursuivrons la découverte en voiture vers une autre partie du canyon autorisée aux véhicules particuliers.

Sur la route, nous croisons une voiture de police qui nous manifeste un excès de vitesse, en faisant, tout à tout, clignoter ses lumières et hurler sa sirène. C'est toujours stressant car leurs voitures sont banalisées et quand leurs lumières sont éteintes on ne peut les distinguer des autres voitures, donc on ne s'y attend pas du tout. Heureusement ce ne fut qu'un avertissement, et ils ne nous verbaliseront pas. Ouf ! Il faut indiquer que dans les *parks*, la vitesse est limitée à 35 miles à l'heure (56km/h), ce qui est très peu pour de bonnes routes, désertes le plus souvent..

Cette partie finale de notre visite, à **Grand View Point**, est celle d'où part le chemin des mineurs de cuivre qui y ont travaillé autrefois dans des conditions terribles, car remonter le minerai à flan de montagne ne devait pas être de tout repos. Des panneaux clairs avec photos rappellent cette histoire.

Pour décrire ce spectacle, si les mots manquent, les photos non plus ne sont pas à la hauteur, car, de toute façon, soit on a le détail mais l'immensité manque, soit on a l'immensité et alors elle est noyée dans le

cadre trop étroit. La projection sur grand écran peut peut-être en donner une petite idée ?

Retour, le soir, au même restaurant où la commande de poisson peut se faire en espagnol. Puis petite balade dans Williams le soir. C'est une ville toute dédiée à la **Route 66** qui la traverse, cette route "mythique", la première qui traversa d'est en ouest les USA en rejoignant Chicago à Los Angeles, depuis détrônée par les *interstates*, larges autoroutes (gratuites) reliant les Etats. Tout un folklore est entretenu autour de cette route, encouragé bien sûr par les vendeurs de souvenirs !

Samedi 5 avril

Cette fois, de bon matin, une petite marche, d'abord dans la rue principale, *Main Street* (pour le capuccino), puis jusqu'à la gare, pour assister au petit spectacle avant le départ du train à vapeur pour le **Grand Canyon**. Nous sommes en semaine, nous sommes hors saison et pourtant les organisateurs ont été obligés de prévoir deux trains tellement le voyage a du succès. Spectacle de parodie de western avant d'embarquer. Puis c'est l'arrivée du train (la vieille loco est superbe !) qui emporte les premiers voyageurs. Nous attendons le suivant pour un voyage à petite vitesse (30 km/h) dans un paysage analogue à celui vu la veille en voiture.

Animations dans le train avec de jeunes musiciens (guitare banjo) et une dame qui s'échine à raconter toute l'histoire du *Grand Canyon*. Que d'efforts pour comprendre l'anglais !

La gare d'arrivée dans le *park* est au cœur du spectacle.

On cherche à prendre un bus puis finalement on marche un grand moment le long d'une autre partie du canyon. Nous trouvons un banc pour une nouvelle fois pique-niquer face aux couleurs des falaises. Nous ne prendrons que deux bus pour aller voir des coins non encore visités la veille. Et c'est toujours aussi superbe !

Pour le retour, c'est l'attaque du train par des *outlaws* à cheval, une nouvelle parodie pour amuser les voyageurs qui donnent parfois un ou deux dollars aux gangsters. Bien sûr le sheriff, avec une belle

chemise rouge sur laquelle brille l'étoile, passe ensuite et finira par arrêter les bandits !

Au total, une sortie agréable qui nous change de la vie confinée dans une voiture.

Repas plus chic au *Red Raven* (le *raven* est une sorte de grand corbeau noir qu'on rencontrera souvent dans les canyons) : soupe superbe (la soupe est plus répandue dans les restaurants qu'en France), agneau à la sauce *Guinness* avec verre de vin de Californie.

Au motel, nous préparons le voyage du lendemain qui doit nous conduire à Santa Fe au Nouveau-Mexique : nous prévoyons un arrêt dans un troisième *park* : la forêt pétrifiée, dont l'amie Bernadette nous a vanté la beauté.

Dimanche 6 avril

Départ à la première heure (7h), après un capuccino dans le café *Starbuck* situé à l'intérieur du supermarché *Safeway* (ouvert dès 5h du matin et jusqu'à 11h du soir, y compris le dimanche !), pour les longues routes droites de l'Arizona et, sans problème, nous arrivons vers 9h dans cette autre merveille de la nature, celle des arbres fossilisés, dans le ***Petrified Forest National Park***, avec un *Visitor's Center* toujours bien organisé, où l'écrivain **Tony Hillerman** est en bonne place (on y trouve tous ses romans).

Nous ne ratons aucun des arrêts proposés par la carte détaillée que l'on nous a donnée, pour goûter au maximum aux divers paysages et couleurs des roches pétrifiées. Ici on a envie de devenir géologues pour comprendre la formation de la terre en ces endroits qui étaient des mers et sont devenus des déserts, avec des fossiles de dinosaures. Les paysages par endroit sont lunaires avec des couleurs froides, blanches, bleues, violettes. Ailleurs, ils sont dans les ocres et les rouges. Et partout ces roches dures et nacrées qui sont d'immenses troncs d'arbres pétrifiés. Et partout cette vue qui porte si loin ...

Là aussi pique-nique face aux paysages mais un peu à l'abri du vent car, finalement, si le soleil est de la partie, le froid n'est pas absent.

Souvent le long de la route, en plein désert, vision incongrue !, nous croisons d'interminables trains de marchandises, preuve qu'on y exploite des minerais.

Nous avons quelques heures pour passer de l'Arizona au **Nouveau Mexique**, puis arriver à **Santa Fe** où nous n'avons pas retenu de motel mais nous avons repéré sur internet un *Motel 6* pas trop loin du centre. Avec l'ordinateur on a relevé la marche à suivre et c'est donc sans encombre que, vers 18h (heure de New Mexico, mais 17h, heure de l'Arizona), on se gare à destination. Il y a des chambres à un tarif convenable, donc on s'installe et on a le temps d'aller faire un tour sur la *Plaza*, la place centrale, l'élément essentiel de la ville aux couleurs hispaniques. C'est dimanche, on se gare aisément, les parcmètres sont gratuits. On profite des lieux. Deux Indiens font résonner leurs voix et leurs tambours sur la dite place mais il y a si peu de monde qu'ils arrêtent. La *Plaza* est très belle avec ses arcades de bois, ses maisons en adobe (ou imitation dit le *Guide du Routard*), d'une belle couleur ocre comme d'ailleurs toutes les maisons de cette ville... On se croirait au Mexique !

Pas de restaurants à l'horizon. Alors, avec le *Routard*, on cherche à en repérer un qui nous convienne et qui soit ouvert le dimanche. Ce sera le *Cowgirl BBQ & Smokehouse* que nous adopterons finalement pour les trois soirs où nous sommes dans la ville. Excellent.

Lundi 7 avril

Où prendre le petit-déjeuner ? On a eu plusieurs fois bouilloire et nescafé-thé dans les chambres des hôtels, mais là, rien. Alors on décide de trouver un endroit accueillant.

Nous optons pour un lieu, proposé lui aussi par le *Routard*, le *Downtown Subscription* qui est (comme son nom ne l'indique pas) un peu à l'extérieur de la ville, dans la zone résidentielle. Il y a un parking, le café vend aussi des journaux. C'est le seul endroit où nous en trouverons venant de France (mais anciens) : *Le Monde*, *Marianne* et *Le Nouvel Observateur*. Le cappuccino est bon et bien présenté avec la mousse qui dessine une fleur. L'accueil est moyen.

Juste à côté, **Canyon Road**, la rue des artistes, est symbolique d'une ville dominée par la culture ! Maisons en adobe, petits jardins, verdure, tout est reposant. C'est lundi, la rue est calme, tout est fermé, et nous y admirons sans encombre des œuvres très diverses. Il fait très beau mais assez froid (Santa Fe est à une altitude de 2300 mètres environ).

De là, visite classique au *Visitor's Center*. Tout nous est dit sur la ville et finalement, des merveilles sont toutes proches. Une maison du XIII^{ème} siècle, *The Oldest House*. Une des plus vieilles églises des USA, de style très mexicain, la *Chapel de San Miguel*. Et le fameux escalier tournant "miraculeux" qui tient sans axe central, de la *Loretto Chapel* proche. Une arnaque, même si la boiserie est belle.

Nous revenons vers la voiture qui est garée dans un parking gratuit devant le palais du gouvernement du New Mexico, qui n'a pas du tout le style des autres bâtiments de Santa Fe et ressemble plutôt à l'allure des bâtiments officiels aux USA, rond, avec des colonnes. Nous y entrons et nous constatons que c'est un beau musée. En effet, tout autour du bâtiment rond il y a une galerie ouverte à tous qui permet de découvrir des œuvres variées. Au dehors les arbres sont en fleurs.

Faute de pouvoirs accéder aux autres musées qui sont fermés le lundi, nous décidons de sortir de la ville par le nord pour aller visiter **Bandelier National Monument**, un autre *park* national, encore un autre type de paysage (mais toujours des canyons). C'est là que nous pique-niquerons. Dans ce fond de canyon aux falaises mitées, criblées de trous et de grottes, nous trouvons les premiers vestiges des Indiens pueblos, un avant-goût de ce que nous découvrirons en plus grand un peu plus tard.

Marie-France tient à passer par toutes les étapes du parcours pour découvrir les habitations diverses accrochées à la falaise et jusqu'aux pétroglyphes et à des fragments peints, bien que la marche soit longue. Au pied des falaises se trouvent les restes d'un village entier, construit en rond.

Le paysage entre Bandelier et Santa Fe est magnifique. A un moment, une vue sur des gorges et des explications sur ce qu'est un *tuf* rappellent à Marie-France le tuf d'Orvieto en Italie (et la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak).

Mardi 8 avril

Mauvaise surprise, à la banque, la carte bancaire de Marie-France ne fonctionne pas ! Elle peut faire des achats avec, mais elle ne peut retirer de l'argent au distributeur ! Comme c'est le premier distributeur utilisé, nous demandons l'aide d'une employée compréhensive. En particulier, il faut, non pas laisser la carte, mais l'engager puis la retirer aussitôt. Mais rien à faire.

Vérification avec la carte de Jean-Paul : elle fonctionne !

Après avoir garé la voiture au même endroit que la veille, nous gagnons la *Plaza* pour nous y prélasser en regardant passer les gens. Un homme politique se fait interroger par des journalistes. Des élections municipales viennent d'avoir lieu.

De nombreux Indiens sont assis et vendent des objets artisanaux dans l'allée sous les arcades, devant le ***Palace of the Governors***, l'ancien palais du gouverneur, qui est aussi le ***New Mexico History Museum*** dans lequel nous pénétrons à l'ouverture, à dix heures. Une partie ancienne permet d'imaginer la vie dans ce palais autrefois, et une partie moderne raconte l'histoire du Nouveau Mexique. Musée intéressant et bien fait, avec des objets de toutes sortes, des films, etc. Des cartes anciennes et des tableaux historiques rappellent les principales étapes de la construction du New Mexico et des USA. Ainsi la géographie des Amériques telle qu'on l'imaginait, ainsi la carte des *Estados Unidos de Mejico* (qui comprenaient jusqu'à il y a un peu plus d'un siècle la Californie, l'Arizona et le Nouveau Mexique), ainsi la vente de la Louisiane par Napoléon...

Pendant que Marie-France fait quelques achats à la boutique du musée (elle a enfin trouvé le beau livre de Anne Hillerman qui remet dans le contexte géographique avec de superbes photos, les romans de son père, Tony Hillerman) et aux Indiens sous les arcades (après des hésitations, elle choisira des boucles d'oreilles en argent et turquoise), Jean-Paul va chercher le pique-nique resté dans la voiture pour pouvoir s'installer ensuite au bord de la petite rivière qui traverse la ville, la *Santa Fe River*. Soleil très agréable.

Après le repas, visite de la ***Cathedral of Saint Francis of Assisi***, imitée du style roman à l'extérieur, très claire à l'intérieur, avec des peintures naïves et des fonds baptismaux qui sont une vraie piscine (copiés sur les rites protestants ?) et à l'entrée, en plus de la statue de St François, on trouve celle de, Kateri Tekakwitha, première sainte indienne d'Amérique du Nord, à la peau très sombre.

Passage à la bibliothèque au secteur des journaux. Beaucoup de revues et journaux divers. Il y a la version internationale du Monde, un résumé hebdomadaire d'articles mais jusqu'au 2 avril seulement. On a cependant pu suivre la suite des élections municipales en France avec la défaite de Cohen à Toulouse et la désignation de Valls comme Premier Ministre grâce aux messages de Vincent.

Pour une fois nous revenons à l'hôtel en vue d'une sieste et d'un peu de repos.

Puis l'heure du repas arrivant nous nous orientons vers un établissement un peu chic du centre-ville. Il est plein avec un temps d'attente de quinze minutes et les prix ne sont pas affichés. Après quelques minutes, le lieu nous apparaissant peu agréable, nous décidons de revenir au *Cowgirl*. Marie France avait repéré, le jour précédent, un plat original dans l'assiette d'un client qui lui avait assuré qu'il était excellent : le *BBQ mesquite-smoked baby back ribs*. Probablement un carré de côtelettes de cochon de lait au gril agrémenté d'une sauce délicieuse.

C'est dans ce restaurant que nous avons demandé des explications sur l'abréviation qu'on voyait un peu partout, BBQ (Barbecue). Une évidence !

Avant de rentrer à l'hôtel, plein d'essence et quelques courses au *Whole Foods*, le supermarché (plus cher qu'à Williams) proche de l'hôtel pour le voyage et le pique-nique du lendemain.

Mercredi 9 avril

Nous quittons Santa Fe à 7h45 (après un passage à la machine à café située dans le bureau de l'hôtel), en décidant de passer par le village de **Taos**, un petit détour qu'on ne regrettera pas, même si *Taos Pueblo*, le village indien n'est pas ouvert au public à cette période.

Encore une fois nous sommes chez les artistes, le lieu est tranquille à cette heure matinale et il y a même la maison de Kit Carson. Dans le bâtiment municipal, d'immenses peintures murales. Une place à la mode mexicaine et des maisons en adobe comme à Santa Fe. Et, comme à Valparaíso, une plaque à l' "*unborn baby*" dans le jardin de l'église *Our Lady of Guadalupe*, indique que les anti avortements sont bien présents ici.

De ce détour nous retiendrons surtout une route qui va nous conduire vers des paysages encore enneigés. Le gardien du *Visitor's Center* de Bandelier nous l'avait annoncé : cette route est magnifique. La vue s'élargit en allant vers le nord, le paysage est semi-désertique avec une végétation de garrigue. Tout autour des prairies, des rivières rares, parfois des *ranches* qui portent des noms rigolos et dont les entrées sont décorées dans le style *western*. On repère un panneau routier fréquent représentant une vache surmontée d'un drôle de symbole rond : soucoupe volante ? chapeau mexicain ?...

Cette route désertique traverse un pont vertigineux sur le **Rio Grande**, enserré dans un beau canyon. Nous nous y arrêtons. Quelques Indiens tentent de vendre un peu d'artisanat, il y a même un chanteur avec sa guitare et une dame devant son bus offrant des glaces et du café. Le *Rio Grande* est l'autre grand fleuve de l'Ouest avec le *Colorado*. Le premier se jette dans l'Atlantique et l'autre dans le Pacifique. Le partage des eaux n'est pas loin puisqu'au *Grand Canyon*, c'était le *Colorado*.

Petit à petit la température fraichit et les premières neiges font leur apparition jusqu'à envahir tout l'espace - sauf la route impeccablement déneigée. Le pique-nique se fait dans un décor superbe au cœur de la neige alors que quelques heures avant on était au cœur des déserts. Tout s'explique par l'altitude, on est au-dessus de 3000 mètres. On a changé d'Etat, nous sommes maintenant au **Colorado**.

Ensuite on redescend en approchant de **Durango** (1990 mètres). Après être passés devant une drôle de montagne en forme de cheminée, *Chimney Rock*, nous arrivons avant la fermeture d'un bâtiment annonçant "*infos pour les touristes*". Et c'est heureux car l'accès à l'hôtel retenu, le *Comfort Inn*, comme l'accès au centre de la ville, est un peu compliqué. L'hôtel est situé dans une zone commerciale au nord de la ville, sur une route qui longe l'autoroute et qu'il faut traverser. De plus, en raison de travaux à un carrefour ("*a mess*" nous dira la dame), les embouteillages sont importants et il vaut mieux prendre un chemin détourné pour gagner le centre. Nous pensions que nous sortions de la ville. En fait c'était l'inverse, nous n'y étions pas rentrés !

En conséquence, grâce à la dame en question, on trouvera l'hôtel facilement (il est à côté). Mais, même avec le plan qu'elle nous a donné (très succinct il faut dire), on aura du mal à trouver la ville, située dans une vallée, donc enserrée entre les montagnes. La zone commerciale est tout à fait à l'extérieur. Bref, après être allés dans un sens, dans l'autre,

puis retour... nous finirons par trouver la rue nécessaire pour y pénétrer.

Comme toujours, une fois dans le centre, tout se trouve sur **Main Street** et nous découvrons sans peine le restaurant qui nous convient. Il s'agit d'un fabricant local de bières donc toutes les saveurs sont disponibles et qui fait aussi restaurant.

Nouveau passage au distributeur bancaire. Marie-France peut cette fois retirer de l'argent mais pas plus de 100\$ à la fois.

Pour le lendemain nous avons programmée la sortie à *Mesa Verde* mais la dame du *Visitor's Center* nous a indiqué que les visites ne commencent que le vendredi. Donc on change nos plans, nous irons visiter *Aztec Ruins* jeudi et *Mesa Verde* vendredi.

Jeudi 10 avril

Petit déjeuner très très fourni à l'hôtel. C'est une des chambres les moins chères du séjour et pourtant la plus luxueuse avec frigo, micro-onde, lit *king size* mais matelas un peu trop mou. Avec également piscine intérieure qui tentera Marie-France mais le mal au dos la dissuadera de se tremper. Le samedi, un bus de jeunes sportifs apportera un peu d'animation.

Nouveau passage dans une *laundry*, visite à la bibliothèque, puis on se prélasse sur un banc face à la rivière qui traverse la ville, *Animas River*, en regardant les canards... Il fait bon et même chaud (au point qu'on attrapera des coups de soleil !). Les rois du jogging défilent sous nos yeux, puis un long rang d'enfants de 6-7 ans qui vont sans doute dans un centre de loisirs.

La lessive est faite, donc départ vers ***Aztec Ruins Monument*** où nous entamerons un nouveau pique-nique en attendant l'heure du film qui présente l'histoire du lieu.

Le film permet de mettre le lieu en rapport avec d'autres que nous ne visiterons pas comme *Chaco Culture National Historical Park*.

Comme beaucoup de civilisations, le soleil est une référence, aussi, la construction des bâtiments, aux ouvertures dans un alignement parfait s'est faite suivant le rayon du soleil au solstice. Mais les populations qui vivaient là n'ont rien à voir avec les Aztèques (c'est le nom donné à tort par les découvreurs du site au XIX^{ème} siècle).

Dans ce petit parc à notre dimension car, sans beaucoup marcher, on prend la mesure des ruines indiennes de la même catégorie que *Bandelier* et *Mesa Verde*. Nous pouvons donc approfondir le cas des *Pueblos*. Des Indiens constructeurs de maisons qui pouvaient avoir plusieurs étages (les toits de bois datent du XII^{ème} siècle), de villes, et des fameuses *kivas*, sortes de bâtiments ronds qui étaient des lieux religieux. L'une d'elle est, ici, reconstruite ce qui permet de s'en faire une idée plus précise.

Sur la route, paysages toujours changeants avec beaucoup d'agriculture sur le plateau.

Au retour, même musique que tous les jours, trouver le restaurant adapté à nos goûts et à notre budget. Une occasion d'emprunter une autre partie de *Main Street*. Nous laissons un resto luxe pour entrer dans la grande salle du *Francisco's restaurant* mi-mexicain, mi-italien.

La serveuse est déçue que nous ne prenions que de l'eau. Elle apportera cependant les chips *salsa picante* pour Marie-France et la salade pour Jean-Paul avant les *fajitas* et les pâtes. Plats très abondants.

Vendredi 11 avril

Cette fois, direction *Mesa Verde National Park*, à une heure de voiture environ.

En arrivant, au bas de la montagne un nouveau *Visitor's Center* attire l'attention. Nous nous y arrêtons et nous faisons la queue pour des billets : en fait il s'agit de billets pour la visite de *Cliff Palace* que nous nous refusons, afin d'éviter de porter atteinte à notre condition physique. Pour payer l'entrée, il suffit de se présenter en voiture à la maisonnette qui fait barrage comme dans tous les parcs nationaux. Donc une fois de plus, notre *pass* nous évite de sortir le porte-monnaie.

L'essentiel du parc est encore très loin (25 miles, 40 kilomètres), mais avant d'y arriver, des points d'observation sont proposés. Nous avons de la chance : grâce au soleil, à l'absence totale de brouillard et à la netteté de l'air (il est encore tôt), nous pouvons apercevoir le fameux rocher cher aux Navajos (et à Tony Hillerman qui y situe l'action de son roman *Coyote wait*) : *Shiprock*. Il semble tout proche or il est très loin (plus de 70 kilomètres à vol d'oiseau !).

Donc à *Mesa Verde*, la première chose c'est de percevoir ce qu'est une *mesa*, à savoir un plateau crevassé de canyons. Puis nous approchons de la zone la plus fantastique. Là, petite pause, la route est en travaux. Nous passons enfin, nous roulons, nous nous arrêtons, nous approchons du point de vue et c'est le choc inévitable : à flanc de falaise les vestiges d'une ville entière construite dans une anfractuosité. Jean Paul est là pour la deuxième fois mais le choc est le même que pour Marie-France qui découvre. On y voit des rues, des maisons de trois ou quatre étages, des tours, des *kivas* aussi, comme à *Aztec* et *Bandelier*. Toutes les photos qui montrent le lieu donnent un juste aperçu, mais une photo est dans un cadre et là le spectacle sort de tous les cadres !

Nous allons faire le tour au-dessus du canyon et, de divers points de vue, nous retrouverons ce *Cliff Palace*. Nous pique-niquerons face à lui ! Nous découvrirons aussi des dizaines d'autres constructions dans les falaises et c'est toujours un choc, car, d'abord, on voit la falaise à pic qui plonge dans le canyon, et seulement la roche, et soudain, on s'aperçoit qu'il y a des maisons construites dans les trous !

Cette civilisation, que les Européens ne purent détruire car elle a disparu avant leur arrivée, garde toujours son mystère. Pourquoi avoir abandonné l'habitat sur le plateau ? Pourquoi aller habiter dans des endroits si difficiles d'accès ? Pour échapper à des ennemis ? Et dans ce cas, lesquels ? Comment la vie pouvait-elle s'organiser ainsi ? Et pourquoi ensuite, avoir abandonné ces villes ? Pour l'expliquer, comme à *Bandelier* on invoquera des tribus sédentaires (car agricoles) qui au bout d'un moment aiment partir plus loin, on invoquera un manque d'aliments pour raisons météorologiques diverses mais rien n'est clair.

Nous terminerons par l'ancien *Visitor's Center* qui est un musée vieillot entouré de travaux où Jean-Paul ne retrouve pas les informations qu'il y avait trouvé en particulier la reconstitution d'une première maison sur le plateau.

Après un repos, les yeux pleins de ces merveilles vues à *Mesa Verde*, retour vers *downtown* pour un repas quelconque dans un resto chinois où la serveuse est très affable. L'air est particulièrement doux.

Samedi 12 avril

Le voyage avance et, de Durango, Colorado, par la très belle petite route qui passe par Dolorès, nous partons vers **Moab**, dans l'**Utah** (l'Etat des mormons), nouvelle étape de trois jours. Au moment de la préparation nous avons noté, sans comprendre, que plusieurs hôtels

étaient déjà complets donc nous avons fait une réservation dans l'un d'eux, doté encore de quelques chambres libres, **Apache Motel**. Nous avons même fait marcher Google pour voir quel air avait cette ville que nous savions touristique mais pas au point où les très nombreux hôtels puissent afficher complet.

En arrivant, l'explication saute aux yeux, avec un nombre incalculable de jeeps circulant ou stationnant partout dans la ville : en effet, dès lundi et pour une semaine, il y a la course annuelle de jeeps dans les déserts autour de Moab. Nous aurons notre première frayeur : dans *Main Street*, la circulation est dense et les conducteurs semblent plus nerveux qu'ailleurs. Aussi nous avançons avec prudence quand, à un moment, la voiture à côté de nous, s'arrête brusquement. Aussitôt nous entendons un choc très fort à l'arrière. Ouf, ce n'est pas pour nous, mais nous conserverons toujours quelques inquiétudes à emprunter cet axe.

Comme toujours, le *Visitor's Center* est très bien fait et l'accueil très sympathique par un homme affable et compétent qui nous procure les cartes de différents lieux intéressants.

Moab est touristique à cause de paysages tout aussi fabuleux que ceux du *Grand Canyon*. Une des images qui a fait le tour du monde (elle se trouve en décoration au centre de rééducation de Beaumont de Lomagne) est, dans **Arches National Park**, celle de l'arche en pierre rouge qui semble défier le temps. Arrivés tôt, nous avons le temps d'aller visiter ce *park*.

Ici il fait plus chaud qu'à Sante Fe et Durango (Moab n'est qu'à 1200 mètres), il y a une petite atmosphère de désert que Marie-France adore. Le soleil est de la partie, mais de la pluie est annoncée pour le lendemain. Le *park* nous paraît plus fréquenté que les autres ; l'animation « jeep » doit en être la cause, les fans de 4X4 profitant de l'occasion pour cette visite sublime. Les roches sont rouges le plus souvent, avec, à un certain endroit, des taches bleu-vert, elles se découpent sur le ciel bleu, certaines forment des murs verticaux impressionnants, d'autres sont biscornues ou ont des allures bizarres. La vue porte à l'infini avec, au loin, les montagnes enneigées de *La Sal*. Le nombre d'arches est impressionnant et la route ne peut nous conduire vers toutes. Pour la plus belle, il existe trois points d'observation :

- un très facile d'accès mais on la voit de très loin.

- un plus difficile mais on s'en approche.

- un beaucoup plus long en termes de marche à pied mais on peut presque la toucher.

Nous nous en tiendrons à la deuxième possibilité, malgré la rude montée à effectuer, et le spectacle est au rendez-vous d'autant qu'il s'ajoute à tant d'autres ! Malgré l'atmosphère désertique, on voit des petites fleurs de toutes couleurs aux creux des pierres...

Retour pour l'hôtel, très sympathique, d'aspect un peu vieillot mais à l'atmosphère familiale, avec un lit *king size* au matelas plus ferme (ce qui est préférable pour le dos) et tout le confort habituel. Une petite piscine en plein air tente Marie-France qui ira y faire quelques brasses au milieu d'enfants. L'air est doux, comme la température de l'eau. Le confort est parfait avec petit-déjeuner, plus simple qu'au *Comfort Inn* mais très suffisant, à l'appui. Dans le bureau de l'hôtel, des photos de films tournés dans la région, et un John Wayne grandeur nature en carton semble nous observer ! Il aurait passé une nuit dans cet hôtel (?).

Après cette journée un peu épuisante, un resto italien nous accueille pour un bon repas à base de pâtes. Le restaurant est plein, beaucoup d'enfants, de familles... et beaucoup arrivent en jeep !

Dimanche 13 avril

Nous le savions, les nuages et même la pluie étaient attendus. Ce temps ne semblera pas décourager les adeptes du 4X4 pour les compétitions qui débutent demain car on les verra partout.

Pour notre part, nous décidons de rouler le long du fleuve *Colorado*, la route étant annoncée comme très belle. Et elle le sera malgré les nuages ; nous trouverons la pluie seulement à la fin du parcours dans le canyon, ce qui nous incitera à faire demi-tour.

Nous empruntons donc, à quelques kilomètres au nord de Moab, d'abord sur la droite **la Scenic Byway 128**, puis sur la gauche vers *Potash*, la **Scenic Byway 279**, toutes deux longent le *Colorado* dans la vallée. On est là au fond des gorges. La lumière, changeante suivant que les nuages laissent passer le soleil ou non, fait varier sans cesse les teintes des falaises, du rouge au violet ou à l'ocre. La vision est grandiose, ce sont de véritables murs verticaux immenses qui plongent

dans la rivière. Les arbres au bord de l'eau ont des feuilles toutes neuves d'un vert tendre et on voit des fleurs de toutes couleurs. Quant au *Colorado* il vire sans cesse du bleu au gris... ou au marron-rouge quand les falaises s'y reflètent.

Au bout de la route, on exploite des mines et, de nouveau, nous avons le spectacle étrange d'un train de marchandises aux multiples wagons qui roule à vitesse très réduite au milieu de cette nature.

Sur le chemin du retour, les merveilles sont tout aussi présentes. Un endroit pour pique-niquer, le temps d'une éclaircie, nous met face au fleuve où l'on peut tremper la main. Ici le *Colorado* qu'on avait vu de haut au *Grand Canyon*, nous le touchons des doigts.

Nous nous arrêtons aussi pour admirer des pétroglyphes gravés dans la falaise. Pour l'occasion, Jean-Paul fera une belle escalade pour les photographier de près. Se dire que toute cette zone a été habitée par des peuplades très anciennes et, pour l'essentiel, inconnues ajoute à l'émotion.

A l'hôtel, au retour, Marie-France n'utilisera pas comme la veille la petite piscine car le mal au dos la poursuit. Mais elle aura une deuxième frayeur concernant la voiture, car en voulant l'ouvrir, celle-ci se met à sonner : comment l'arrêter ? Aucune idée ! Jean-Paul, qui heureusement n'est pas loin, se rapproche avec la clé dans sa poche, et c'est ce qu'il fallait faire, la sirène s'arrête ! Un mécanisme spécial reconnaît la proximité de la clé et déverrouille les portes. Subtil, mais il fallait le savoir !

En allant faire des courses au supermarché *City Market*, nous avons ramené une grosse brochure qui donne la liste de tous les restaurants avec les prix et les menus, document d'autant plus précieux que souvent les prix ne sont pas affichés. C'est là que nous retenons l'idée d'aller dans un restaurant "méditerranéen" qui n'est pas sur *Main Street*. En fait, le menu est plus restreint que sur la brochure et les prix plus élevés, mais nous mangeons dans un cadre atypique avec, en décor, un appareil à égrener le maïs que Jean-Paul connaissait bien dans sa jeunesse.

Nouvelle séance de lèche-vitrine sur *Main Street* avec décision de l'achat d'un *stetson* et d'une roche pétrifiée.

Lundi 14 avril

Départ matinal pour un autre *park* qui fait la réputation de Moab : **Canyonlands National Park**. Il s'étend sur presque mille kilomètres carrés, traversé par deux rivières : le *Colorado* et *Green River* qui ont formé de profonds canyons et se rejoignent en formant comme un grand V sur la carte : **Island in the Sky**. C'est dans cette partie que nous nous rendons.

Une fois de plus il faut monter et... nous découvrons la neige. Jean-Paul pensait que nous la retrouverions au retour, mais Marie-France avait raison, il s'agit d'une neige circonstancielle qui doit dater seulement de la veille, car elle fondra très vite pendant la journée.

Bref, le matin, la température tourne autour de zéro mais nous sommes équipés, alors que d'autres personnes en tenue presque estivale sont surprises. Car s'il fait très froid, il fait aussi très beau.

Au **Grand View Point Overlook**, un des plus beaux points de vue, une femme *ranger* est là pour présenter les merveilles présentes : vue à l'infini, couleurs changeantes, pics en forme de cheminées, montagne enneigée dans le lointain, crevasses de toutes formes creusées par les rivières... Comme d'autres, nous aurions pu l'écouter pour en savoir plus sur de tels phénomènes, d'autant que visiblement elle ne manque pas d'humour.

En effet elle commence par faire écouter un morceau du *Boléro* de Ravel et, entendre ce morceau dans ce cadre, lui donne une belle résonance. Pourquoi cette entrée en matière ? Alors elle a cette phrase : « on peut passer quarante cinq minutes à écouter ce chef d'œuvre de l'art musical, vous pouvez passer quarante cinq minutes à observer ce chef d'œuvre de la nature ! » Un chef d'œuvre dont elle est amoureuse car, sans doute, il lui révèle des secrets bien gardés !

Autre arrêt devant **Green River Overlook**, un point de vue tout aussi fabuleux où le canyon semble comme grignoté sur le bord. Puis devant **Upheaval Dome**, une sorte de cratère qui est un mystère de la nature comme l'annonce le panneau d'information : météorite ou dôme de sel effondré après l'évaporation de la mer et le dépôt des sédiments ? On ne sait pas exactement. La encore, les couleurs de roches vont du rouge au vert...

Cette fois, le pique-nique, nous le prendrons devant **Mesa Arch** une arche moins connue que celle d'*Arches National Park* mais tout

aussi fabuleuse... d'autant qu'on peut y accéder par seulement quinze minutes de marche. En arrière plan, la falaise est à pic et se découpent les rochers pointus du canyon, les crevasses de la rivière, les roches aux multiples couleurs, les montagnes enneigées...

Séance photo des divers groupes qui passent, et immanquablement nous entendrons le français (le nombre de touristes français est totalement surprenant).

Au retour, nous nous décidons, vu le temps disponible, pour la visite de **Dead Horse Point State Park**, un autre *park* non loin de la route, où a été tournée la scène finale du film *Thelma et Louise* que nous avons revus à la télé juste avant le départ. Dans le film, l'action est sensée se passer au *Grand Canyon*, mais en fait, elle a été tournée ici.

Là, va nous arriver LA mésaventure du voyage que Jean-Paul raconte dans l'épisode sur la voiture. Disons simplement que pour la première fois, à l'entrée, il faut payer (10\$, 7,60€) alors que partout ailleurs, jusqu'à présent, le *pass* annuel nous en avait dispensés (car, nous dit-on, c'est un *park* de l'Etat de l'Utah et pas un *park* national). Et les 10\$ pas plutôt versés, la fenêtre de Marie-France ne se ferme plus ! Nous avançons un peu mais, rien à faire ! En conséquence demi-tour pour partir en quête d'un garagiste à Moab. Nous regretterons d'autant plus cette mésaventure qu'à Kanab, la dame de l'hôtel nous vantera les beautés de ce *park* !

Le resto du soir est *Moab Brewery*, un immense resto typique (le contraire de la veille) où l'organisation est une organisation d'enfer. Des centaines de clients, des dizaines de serveurs, une véritable ruche. Il faut reconnaître que ce pays est celui de l'organisation. Chacun, à sa place, sait ce qu'il a à faire et le fait en un temps record car le temps c'est de l'argent...

Après le repas nous prendrons le temps d'aller manger une glace italienne en admirant les immenses *trucks* qui traversent *Main Street*.

Et Marie-France ne manque pas d'envoyer un mël à Vincent et Julie qui se sont pacsés aujourd'hui.

Mardi 15 avril

En allant de Moab à Kanab, nous allons rester dans l'Utah. Nous aurions pu emprunter une route de montagne avec, comme après Taos, paysages garantis, pics enneigés, mais la route est longue cette fois et nous préférons nous en tenir aux nationales basiques qui nous réserveront quelques agréables surprises.

D'abord l'*interstate* n°15 qui offre de nombreux points de vue sur des canyons ayant chacun leurs caractéristiques, puis une route plus petite, agricole, où il n'y a pas foule. On trouve enfin, dans un petit village, un poste à essence tenu par deux jeunes femmes, et ensuite un coin - le moins agréable du séjour au bord de la route très passante - pour le pique-nique.

Pourquoi **Kanab** ? La ville est au cœur de trois attractions situées chacune à environ une heure : deux *parks*, *Zion* (le plus proche) et *Bryce Canyon*, et le lieu plus original, le *Powell Lake*, plus original car cette fois le canyon est au milieu d'un immense lac.

En fait on passe près de *Bryce Canyon National Park* avant d'arriver à Kanab. Comme nous l'avions fait pour la forêt pétrifiée, nous aurions pu nous y arrêter. Mais l'usure du voyage est là, et en conséquence, nous privilégions l'installation dans le motel.

L'arrivée à Kanab va nous prendre vingt minutes de plus car il y a des travaux et la route est bloquée sur sept à huit kilomètres ! Nous n'avons pas réservé d'hôtel pour mieux choisir sur place et après deux allées et venues dans *Main Street*, nous nous décidons pour un motel centre-ville avec accueil sympathique et prix dans nos cordes, *Aiken's Lodge*, situé juste en face la pimpante église mormone (au retour à Angeville, dans un reportage à la télé sur les mormons, nous apercevrons l'église de Kanab).

Nous calmons notre grosse fatigue à l'hôtel où la chambre est dotée de deux lits *queen size*, puis nous pouvons partir à la découverte du quartier à pied, en allant jusqu'au... *Visitor's Center* où, comme dans toute la cité, on valorise le patrimoine cinématographique. On ne compte pas le nombre d'acteurs honorés sur des plaques dans la rue. Pour l'anecdote nous photographions Ronald Reagan sur une photo de film où il joue les cowboys. Dans la (petite) ville, les habitations sont très espacées, et tout autour, les montagnes sont des roches d'un rouge flamboyant, particulièrement au coucher du soleil.

Resto à la mode western avec serveuses dotées de pistolets à la ceinture ! Comme partout, le beurre est sur la table, le ketchup aussi.

Repas agréable. Auparavant nous étions passés dans le supermarché du lieu, *Honey's Market*, pour le pique-nique du lendemain mais là, nous avons dû prendre la voiture.

Mercredi 16 avril

Nous partons pour *Zion National Park*, soit une heure de route car il faut repasser les travaux de la route. Cette fois nous allons au fond d'un canyon donc après une montée, c'est la descente. Plus de monde que d'habitude mais nous trouvons une place de parking pas trop éloignée du *Visitor's Center*.

Comme au *Grand Canyon*, des petits bus font le parcours, avec de nombreux arrêts possibles, jusqu'au cœur du canyon pour éviter les embouteillages. Toujours le souci d'une organisation optimum.

Premier arrêt pour une petite ballade en forte montée. On accède ainsi à un abri sous roche un peu comme celui où est construite *Cliff Palace* à *Mesa Verde*. Mais ici l'eau est partout et la ballade permet de comprendre les diverses formes d'érosions provoquées par sa circulation.

Le nom de *Zion* (le *Sion* de la Bible) comme le nom de la rivière, *Virgin River*, nous rappellent que nous sommes en pays mormon et que ce sont eux qui ont nommé les endroits où ils sont passés.

La seconde ballade, beaucoup plus longue (3,5 kilomètres) va nous permettre de longer justement la *Virgin River*. Nous pourrions avoir la même promenade au bord de mille rivières sauf que là nous sommes au fond d'un canyon où les falaises rouge sombre sont impressionnantes.

Des alpinistes font l'admiration des touristes car on les voit accrochés dans des recoins de falaises. Le chauffeur du petit car nous montre un groupe qui, précise-t-il, a dormi dans une minuscule excavation.

Dans cette zone humide, on observe des tas d'animaux : un animal qui ressemble à une biche qui se repose, des tonnes d'écureuils pas farouches le long de la rivière, des rapaces qui tournoient et nichent dans les falaises et même deux *bighorn sheeps* (genre de mouton à grandes cornes).

La sortie du canyon n'est pas moins spectaculaire avec ses dunes pétrifiées striées verticalement (on comprend, c'est le ruissellement de

l'eau) et horizontalement (là, il faut se renseigner : c'est à cause du vent).

Au retour, Marie-France fait un peu de courrier tandis que Jean-Paul utilise la *laundry* qui se trouve dans l'hôtel. Puis petit resto très bon marché et sympa à deux pas. On aura le choix pour la sauce pimentée à *mild, medium, hot* ou *volcano* !

Pour finir, petite balade à l'ancienne *library* (bibliothèque) et découverte d'un drôle de théâtre en plein air avec un bâtiment rond en bois qui ressemble à un *hogan*, cette sorte d'habitation navajo citée dans les livres d'Hillerman. L'hôtel offre aux clients le (nes)café, ce qui convient à Marie-France qui vient s'en servir un décaféiné.

Jeudi 17 avril

Nous partons pour le ***Powell Lake*** sans trop savoir ce que nous allons faire car on ne comprend pas, sur les revues des guides, le fonctionnement des lieux. Plusieurs activités sont possibles : s'arrêter dans la *marina*, visiter le super barrage, faire une promenade en bateau, aller voir un autre type de canyon, *Antelope*.

A l'arrivée, avant 8h (heure locale, mais 9h pour nous car nous sortons de l'Utah qui a une heure de décalage avec l'Arizona) nous entrons gratuitement dans *Wahweap Marina* pour, déjà, nous rendre compte de ce qu'est ce lac *Powell*.

Nous tombons sur un immense hôtel et nous décidons de poursuivre vers le barrage que l'on aperçoit au loin. Sur le bord de la route, un beau point de vue sur le lac tout bleu entouré de roches nues, rouges le plus souvent. C'est peut-être ça qui lui donne son aspect étrange et un peu irréel : l'absence absolue de toute végétation. Le ciel est d'un bleu profond. Ce lac, c'est donc un lac de barrage immense construit dans les années soixante sur le *Colorado*, encore lui. Vu la topographie de la rivière, il a fallu dix sept ans pour remplir le lac qui étend ses bras dans toutes les directions sur plus de trois cent kilomètres.

Au *Visitor's Center* du barrage, on nous explique qu'avec le *pass* annuel des parcs nationaux on peut entrer partout gratuitement et qu'*Antelope* n'est pas loin. En conséquence nous nous dirigeons vers ce canyon qui est sous contrôle des Indiens navajos. Petite balade sous «l'œil» des cheminées d'une centrale thermique.

A *Antelope*, surprise, l'entrée est de 40\$ (30€), par personne et non plus par véhicule. De plus il faut faire la visite avec un guide après un transport en petit car. Jean-Paul n'est pas enthousiaste préférant aller voir le lac, pour éventuellement une ballade en bateau.

De là, nous allons à l'accès du lac le plus proche. Comme indiqué, l'entrée est gratuite et au *Visitor's Center*, deux personnes pour nous renseigner qui ne se pressent pas pour nous répondre. On peut en effet descendre à pied au bord du lac le long d'un chemin assez raide, ce que nous faisons. Ce n'est pas l'immense *marina* de tout à l'heure, mais un lieu totalement vide en cette saison.

Nous décidons de remonter et là, un petit véhicule électrique qui fait l'aller-retour nous prend en passant ; cette fois on questionne les deux dames du *Visitor's Center* avec plus de précisions, sur les visites en bateau. Pour 25\$ par personne, une visite est programmée pour dans une demi-heure.

Nous préférons revenir à la *marina*, l'autre lieu pour prendre le bateau. Coup de chance : nous arrivons juste au moment où un bateau s'apprête à partir pour un prix un peu plus cher (40\$) dollars) mais une visite plus longue (2h).

Croiser l'eau et la roche, s'enfoncer dans des canyons étroits, c'est encore une autre approche des paysages ambiants.

Qui plus est, nous avons droit à des audio-guides qui diffusent en français les commentaires. C'est reposant pour nos méninges. Le discours est à la gloire du barrage qui apporte de l'eau à toute la Californie et donc qui facilite la production de légumes qui se mangent dans tous les USA. Quant à la centrale thermique, dont les cheminées se voient de partout, elle utilise le charbon tout proche où il y a des réserves pour deux cents ans et où la qualité de l'air qui sort des cheminées est parfaite !

Il s'agit de défendre un barrage qui est sous le feu des critiques écologistes car il s'ensable et produit en fait peu d'électricité. Une proposition pour en demander la démolition a déjà été soumise au vote du Congrès, sans succès.

En fait ce n'est pas tant l'électricité qui est l'argument en faveur du barrage, mais la réserve d'eau qui alimente plus Las Vegas que la Californie !

Sur le *Colorado* Jean-Paul comptera dix sept barrages.

Dans ce paysage, nouvelle surprise cinématographique : nous découvrons la montagne qui a représenté le Sinaï dans le film : *Les dix commandements*. Là où Dieu, lors d'une tempête énorme, grave pour Moïse dans la roche et grâce aux éclairs, les dix commandements. C'est l'une des deux scènes les plus spectaculaires du film dans lequel on n'imagine vraiment pas que cette montagne sombre soit au bord d'un lac ! L'autre scène est, après le départ d'Egypte, le fameux miracle du partage des eaux, miracle que Jean-Paul a vu au cours de sa visite d'*Universal Studios* à Los Angeles il y a quarante ans, et qui peut se répéter à la demande ! Et, coïncidence, ils repasseront le film à la télé lorsque nous serons revenus à San Francisco. Incroyable comme lieux réels et films peuvent être imbriqués dans ce pays !

Une fois de plus nous pique-niquerons face à un paysage splendide. Puis, en repartant, nouvel arrêt devant **Lone Rock** le bien nommé, rocher immense et solitaire émergeant du lac. Là, le soleil tape terriblement (on imagine la température en été !), la blancheur est insoutenable pour les yeux, la terre est sableuse, pas un poil d'ombre, et, au bord de l'eau, une sorte de plage le long de laquelle sont alignés des dizaines de camping cars, tous plus grands les uns que les autres, à la mode étatsunienne, et dont on se demande comment ils peuvent tenir sous cette chaleur. Pour la première fois nous avons sérieusement chaud.

Au retour on longe les **Vermillon Cliffs**, des falaises de couleur rouge vif, avec arrêt à une info historique : c'est un des premiers chemins qui ont permis de traverser les USA.

A Kanab, nouvel arrêt au supermarché, puis à la station service et petite visite de la ville. Après l'ancienne bibliothèque hier, nous nous rendons, aujourd'hui, à la nouvelle. Quant à l'église dont les cloches proposent de belles musiques chaque quart d'heure (mais pas la nuit) elle se remplit en ce Jeudi Saint. Resto un peu chic au *Rocking V café* avec vin de Californie.

Vendredi 18 avril

Cette fois, c'est le retour vers **Las Vegas**. La route n'apporte rien de notable si bien que dès 9h du matin on entre dans le **Nevada** à

Mesquite. Arrêt dans le Visitor's Center, d'abord pour aller aux toilettes (il y a en a d'ouvertes à toutes les heures) et ensuite pour quelques cartes et renseignements.

En fait nous avons notre plan pour rentrer dans la ville et en le suivant à la lettre, il nous conduit à l'hôtel, *Crestwood Suites*, que nous avons réservé. Nous craignons que l'accès, qui normalement se fait à partir de 15h, ne nous soit pas autorisé mais, au contraire, on nous donne la chambre tout de suite. C'est en fait un véritable appartement avec vue sur la piscine, kitchenette, frigo et tutti quanti, bien inutile pour les quelques heures que nous y passerons. Le prix affiché dans la chambre est presque dix fois plus cher que celui que nous payons !

Conformément à nos habitudes, petite découverte du quartier à pied, mais la marche est finalement un peu plus longue que prévu, car le centre de location des voitures où nous devons aller le lendemain, s'il est à la rue suivante, la dite rue est assez loin.

Au retour, pique-nique rapide dans l'hôtel, et il nous reste à utiliser l'après-midi pour découvrir la ville. Le bus est juste à côté mais pour prendre un ticket à la machine c'est un peu compliqué car il faut avoir l'appoint, aussi, Jean-Paul insiste pour utiliser la voiture.

L'embouteillage nous permet de découvrir pas à pas les folies de la rue principale, *Las Vegas Boulevard*, que nous parcourons dans un sens et puis dans l'autre. Reproductions de tous les monuments du monde, de l'*Empire State Building* à la *Tour Eiffel* en passant par le *Palais des Doges* de Venise (avec véritables gondoles) et le *Sphinx* devant sa pyramide. Hôtels de milliers de chambres, tous plus luxueux les uns que les autres, escalators dans tous les sens, publicités géantes, jets d'eaux changeant au rythme de la musique, etc. (voir plus loin l'article sur Las Vegas).

Presque à la fin, nous nous décidons à chercher une place pour nous garer. Coup de chance inouïe, nous en trouvons une sur le parking de l'immeuble *Excalibur*. Nous entrons dans le casino qui est aussi un immense hôtel dépendant de la MGM. Les machines à sous sont à perte de vue et dans tous les sens, dans d'immenses salles à la lumière tamisée. Nous ne les essaierons même pas, car, naïfs que nous sommes, nous pensions que, dans celles qui indiquent 1 centime, il suffisait de glisser 1 centime. Il n'en est rien. Il faut aller au guichet acheter des cartes (et pas de 1 centime !) et tout est électronique, car ils ne vont pas se fatiguer à relever les compteurs tous les soirs ! Et lorsque quelqu'un gagne, au lieu du *bling bling* attendu, on entend les premières notes de l'*Alléluia* de Haendel ! Nous trouvons quand même les toilettes mais

finissons par nous perdre et il faudra retraverser plusieurs fois toutes ces salles pour, finalement, trouver la bonne sortie ! Ouf, un peu d'air ! On prend un verre à l'extérieur, devant la reproduction du pont de *Brooklyn*, mais là aussi, il faut faire la queue pour acheter la boisson, tant la foule est dense.

Dernier repas comme nous avons commencé : dans un *Denny's* qui est proche de l'hôtel. Jean-Paul prend un steak tout à fait correct mais Marie-France va devoir se battre avec un morceau de viande moins tendre.

La nuit tombe sur la ville aux milliers de néons. Le *Denny's* est juste à côté d'un hôtel important et nous assistons à la ronde des taxis, un moyen de transport que nous n'aurons pas utilisé, mais sans doute très utile pour les noctambules de cette ville où il est si difficile de se garer.

Samedi 19 avril

Au *Rent a Car's Center*, nous rendons la voiture dont le compteur marque la distance que nous avons parcourue : 3405 miles (environ 5 500 kilomètres).

Stupéfiant : ça prend moins d'une minute grâce au code barre sur la voiture. Et en une minute il y a déjà quatre autres voitures qui attendent derrière nous !

Nous prenons nos valises et direction le bus pour l'aéroport : il y a en a toutes les cinq minutes donc nous sommes à destination en un temps record.

Pas l'ombre d'un problème dans l'avion vers **San Francisco**. Et cette fois nous connaissons les lieux en arrivant dans la grande ville du Pacifique. Donc on décide d'acheter dès l'aéroport la fameuse carte pour les trois jours de transport en commun et nous revenons en bus vers le nouvel hôtel, *Whitcomb Hotel* sur *Market Street* presque en face le *Civic Center*.

Installation agréable qui nous laisse le temps de partir vers le quartier chinois pour y trouver un restaurant à notre goût.

Nous empruntons le *tramway* jusqu'à *Grant Avenue* et nous montons vers l'arche qui marque l'entrée dans le quartier chinois.

Nous nous écartons du grand axe du quartier pour passer par les petites rues et admirer de belles maisons de style chinois. Dans l'une d'elles, nous découvrons un atelier de confection de gâteaux. Il s'agit de ces petits gâteaux qui contiennent un petit morceau de papier doté d'un bon mot et qui sont offerts à la fin du repas dans les restos chinois. A Williams, Jean-Paul a tout mangé d'un coup, gâteau et papier ! Ici à Chinatown il fait attention.

Incontestablement le prix des repas est modeste : un bon morceau de canard pour moins de 7€ !

Dans les vitrines, des objets précieux en jade, des défenses d'éléphants sculptées de manière incroyable (ou de mammoth d'après les infos ?) ne cessent de soulever notre admiration, avec cette question : l'exploitation mondiale de l'ivoire, n'est-elle pas interdite ? On trouve aussi des bancs avec de petites sculptures amusantes d'enfants, de singes ou autres animaux qui correspondent peut-être à une tradition que nous ne connaissons pas.

Nous rentrons dans notre nouvel hôtel très chic, très grand, mais en même temps assez ancien. Un des hôtels historiques des USA où se tient un congrès unissant psychologues, psychanalystes et maîtres du yoga pour saisir les ponts possibles entre Orient et Occident. Impossible cependant d'utiliser le wifi dans la chambre qui doit être dans une aile où ça ne passe pas. Nous pourrions par contre l'utiliser au rez de chaussée.

Dimanche 20 avril

C'est Pâques mais la fête ne semble pas susciter une ferveur particulière. Le matin, nous décidons d'aller dans **Castro**, le quartier *gay* où se trouve **la maison bleue accrochée à la colline**, chantée par Maxime le Forestier (voir note de Jean-Paul).

Le tramway qui est devant l'hôtel, nous y conduit directement, puis, petite marche et, en fait, nous passons dans la rue sans voir l'objet de notre visite. Après vérification et un petit retour en arrière, la *maison accrochée à la colline* est bien bleue, repeinte qu'elle a été, pour se conformer à la chanson du Français ! Le quartier est aux couleurs du drapeau arc-en-ciel, avec de petites maisons bourgeoises aux teintes pastel, et en cette matinée, il est tout à fait paisible.

Nous reprenons ensuite le tramway pour aller à l'autre bout, pour quelques achats de livres à la boutique de l'*Exploratorium* et, puisque nous sommes dans le quartier, nous poussons jusqu'au bout du port. Là nous découvrons dans le quartier de *Fishermans Wharf* un *park* national inattendu car peu connu : celui des bateaux au **Hyde Street Pier**. Visite d'un ancien grand voilier, le **Balclutha** où l'entrée est gratuite aujourd'hui, et où quatre *rangers*, que cette fois on écouterait de bout en bout, font un peu de pédagogie et un brin de démonstration. Il s'agit de faire comprendre que le métier de marin était un métier très dangereux, très dur, presque une folie.

En entrant dans ce bateau, on n'imagine pas y trouver tout un musée. Or il suffit de descendre dans les cales, de découvrir de petits films pour se souvenir que San Francisco est d'abord un port. Si le métier de marin était très dur, les appartements du capitaine révèlent un autre mode de vie, assez luxueux. Ce bateau a fait le tour du monde, du détroit de Magellan à celui du Cap... Sur le pont nous retrouvons à l'horizon le *Golden Gate Bridge* d'un côté, et *Alcatraz* de l'autre.

Comme nous n'avions pas prévu cette sortie, nous n'avons pas le pique-nique. Donc nous décidons de repasser par l'hôtel avant de reprendre la balade dans la ville. Des panneaux indiquent que la circulation du tramway risque d'être interrompue à cause de la parade d'une fête japonaise donc nous nous dirigeons vers la station de *cable car*. L'attente sera d'une bonne demi-heure et le *cable car* nous mène jusqu'à *Powell Street* où le tramway fonctionne mais il est, comme les bus, archiplein. Donc nouvelle marche à pied. Nous prenons notre pique-nique dans la chambre puis nous nous décidons à aller voir le *Golden Gate Park*.

Surprise, les bus en question sont toujours archipleins (en ce jour de congé ensoleillé, nombreux sont ceux qui prennent la route de la plage). Donc nous changeons nos plans afin d'aller dans le quartier japonais où se tient la fête des cerises, le **Cherry Blossom Festival**.

Nous y arrivons juste pour la fin, quand les personnes les plus diverses dansent sur la scène au son d'une musique traditionnelle japonaise. Dans une foule très dense, nous faisons le tour des commerces et, comme dans toute fête, l'alimentation tient une place majeure. Dans les restaurants on découvre cette coutume qui fait circuler automatiquement des plats sur un rond tournant, les convives se servant au passage. Tous les magasins japonais sont rassemblés, de la vente de livres à la vente de bijoux mais dans un espace beaucoup plus

petit que le quartier chinois. Des gens sont déguisés de toutes les façons possible, sans parfois beaucoup de rapport avec le Japon ou les cerises !

Après la fin de la fête traditionnelle, une chanteuse habillée de façon traditionnelle et un orchestre mi-jazz mi-disco occuperont la scène, mêlant agréablement tradition et modernité.

Pour repartir même problème pour le bus : archiplein. Nous décidons d'aller en attendre un autre dans une rue parallèle plus bas : l'annonce est pour un passage du bus dans vingt minutes. Nous attendons et finalement il ne s'arrête pas, trop plein ! Alors nous reprenons une marche à pied pour une autre rue afin d'aller prendre un bus qui nous mènera à **Mission**, le quartier hispanique.

Quinze minutes après nous débarquons dans une toute autre atmosphère et nous y trouvons un restaurant mexicain sympathique aux décorations à la gloire des zapatistes. *Sangria, tacos, frijoles* (haricots), le Mexique comme si on y était !

En sortant, petit arrêt au supermarché *Walgreens* du coin pour acheter de quoi agrémenter le petit déjeuner du lendemain. Pour la première fois, Jean-Paul achète un journal. Beaucoup de clochards à cet endroit. L'un d'eux, un grand Noir avec un *borsalino*, faussement handicapé, se lève et se rassoit de sa chaise roulante pour danser et chanter.

Retour en bus à l'hôtel en cette journée qui nous aura fait circuler dans les coins les plus variés de la ville.

Lundi 21 avril

C'est lundi et cette fois, après un *capuccino* au *Starbucks* accroché à l'hôtel, nous nous dirigeons vers l'arrêt du bus pour aller enfin à la rencontre du **Golden Gate Park**. Une autre face de San Francisco. Une grande zone verte rectangulaire sur des kilomètres, un peu à la manière de *Central Park* à New York, mais en plus étendu encore. Nous descendons juste à côté de la partie du *park* où se trouve le petit jardin japonais où, fait exceptionnel, l'entrée est gratuite. Une merveille de finesse avec peu de fleurs pour le moment mais cependant, l'expression d'une douceur de vivre, des pagodes, une statue de Bouddha, un pont japonais sur lequel s'amuse des enfants, un jardin zen... Le *park* contient plusieurs musées mais finalement nous les délaissons, comme pendant tout notre séjour sauf à Santa Fe.

Après une petite marche nous passons devant le jardin botanique qui, lui, est immense. Jean-Paul n'est pas enthousiaste pour y entrer mais, finalement, on se décide et le détour, en ce printemps fleuri, est des plus agréables car la variété fait qu'ici il y a toujours quelques plantes à voir jusqu'aux coquelicots ordinaires de chez nous dans la zone "méditerranée". La majesté des arbres, séquoias divers, n'est pas moins admirable que les plus petites fleurs. En sortant, nous empruntons les allées pour arriver au lac et, de là, déambuler jusqu'à une sortie où un bus nous emporte vers l'hôtel où nous pique-niquons des quelques achats basiques effectués dans une petite épicerie du quartier.

Pour l'après-midi, visite à la **Public Library** de San Francisco qui est juste face à l'hôtel. Son apparence extérieure fondée sur un parallélépipède rectangle ne correspond pas à son apparence intérieure car un immense escalier rond au centre donne l'impression que l'on est dans un univers circulaire, un peu à la manière du *Musée Guggenheim* à New York. Le lieu est immense et c'est au cinquième étage que l'on trouve les journaux. A notre surprise, pas un seul journal en espagnol, et pas un seul journal étranger. Pourtant les revues ne manquent pas. Il y a une exposition sur les auteurs de bandes dessinées et nous découvrons que le fameux Ferdinand qui occupe depuis tant d'années les pages de *La Dépêche du Midi* est d'origine danoise. Créé en 1937 par Mik, pseudonyme de Henning Dahl-Mikkelsen, son personnage principal, Ferdinand (en danois, Ferd'nand), est affublé d'un curieux chapeau jaune en forme de cône arrondi. Son dessinateur actuel est Henrik Rehr.

Ensuite nous décidons d'aller dire adieu à la ville en revenant au point de départ, *Union Square*. Un festival de cinéma est annoncé pour la semaine qui suit. Dernière balade dans les rues autour. Puis retour au restaurant de l'hôtel pour un repas qui s'avère bon mais quelconque car le menu affiché, c'est seulement le week-end. Cependant le chardonnay californien qui accompagne le steak est délicieux.

Mardi 22 avril

Il est temps de boucler les valises pour aller faire un dernier adieu à l'aéroport. Avant de partir, passage au *Starbucks* pour un petit déjeuner et pour vérifier le terminal sur internet (c'est une zone wifi) car Marie-France ne souhaite pas arpenter en tout sens l'immense aéroport. En fait, nous prenons le *Bart* (RER), qui nous laisse à l'aéroport international d'abord et, de là, pas besoin de prendre le petit

train qui nous avait conduit à la zone United Air Lines. On va donc à pied au terminal 1 qui est tout proche. Arrêt à l'information : KLM est entre les rangées 6 et 7 mais pour le moment, même si l'avion est annoncé à l'heure, les guichets de KLM ne sont pas ouverts. Ceci étant, on pense ne pas avoir besoin de passer par les guichets puisqu'on arrive à avoir les cartes d'embarquement aux bornes automatiques (après quelques essais infructueux).

C'est en voulant passer vers la zone d'embarquement que nous apprenons que nous devons faire vérifier le poids de nos bagages. Donc il faut quand même passer aux guichets qui viennent d'ouvrir et où, heureusement, ce n'est pas encore la queue. Devant nous, un monsieur fait des transvasements pour que ses valises soient conformes au poids possible. Donc nous comprenons que les règles sont strictes, or, avec les achats, les papiers en plus, nous dépassons sans doute les douze kilos (nous avions voulu vérifier mais il n'y avait pas de balance). En effet, une valise devra aller en soute (pour cet avion ce n'est pas plus cher) et nous obtenons ensuite les papiers pour passer dans la zone d'embarquement. Mais Marie-France sera retenue quelques minutes et devra vider tout son sac à dos à cause de la pierre pétrifiée qui doit avoir un aspect inquiétant sur le scan du contrôle !. Bref tout rentre finalement dans l'ordre.

Jean-Paul se lance alors dans les allées pour les ultimes achats puis se plonge dans la lecture du ***New York Times*** pendant que Marie-France, à son tour, entreprend une visite des lieux.

Le vol de nuit s'effectuera sans problèmes, si ce n'est les cris et les pleurs ininterrompus d'un enfant dont le père, au lieu d'essayer de calmer son fils, se mettra de gros écouteurs sur les oreilles pour éviter de l'entendre !

Mercredi 23 avril

Après le changement d'avion à Amsterdam, atterrissage à Toulouse. L'avion est bien à l'heure mais un peu de retard pour récupérer l'unique valise en soute. Léa nous ramène à la maison sans encombre.

Chiffres

Distances et moyens de transport

- Avion

Internet nous apprend qu'il n'y a "que" 9348 kilomètres de Toulouse à San Francisco, avec un crochet par Amsterdam cela fait environ 420 kilomètres de plus. Marie-France pensait que c'était plus, et même plus que pour Santiago (11 244 kilomètres), sans avoir réfléchi qu'en passant par le nord, cela diminue la distance visible sur une carte "plate" ! Et c'est d'ailleurs ce qu'a fait l'avion en volant au-dessus du Groenland !

De San Francisco à Las Vegas, il y a 670 kilomètres.

Nous aurons donc parcouru presque 21 000 kilomètres en empruntant 6 avions.

- **Voiture de location**

On aura parcouru 3405 miles (5480 kilomètres).

- **Transports en commun**

Nous avons utilisé de nombreuses fois ceux de San Francisco : *cable car*, tramways, bus, *Bart* (RER), pas le taxi ni le métro.

Nous avons emprunté le vieux train touristique pour aller de Williams au Grand Canyon, et le bateau sur le Lac Powell.

Sans compter les innombrables kilomètres parcourus à pied !...

Bilan financier

Nous avons utilisé quelquefois la carte bleue pour retirer de l'argent (avec des "commissions" loin d'être minces, 7 ou 8€ par retrait) et, plus souvent que dans nos autres voyages, pour payer (avec des commissions variant entre 1 et 3€ suivant la somme). Le taux de change se situait autour de 1,30\$ pour 1€.

La dépense globale est importante, mais, contrairement à ce que nous pensions, elle est moindre que celle du Chili en 2012, alors que les hôtels (tous extrêmement confortables) sont revenus plus chers. Et alors que nous avons loué une voiture, confortable également, ce que nous n'avions pas fait au Chili. L'économie tient essentiellement au prix des avions, nettement moins chers.

Les prix des chambres d'hôtel ont varié de 59 à 87\$ (45 à 67€), sauf à San Francisco où ils étaient chers : 142\$ (109€) dans le premier (le plus cher, et de loin, et le moins sympathique), et 94\$ (72€) dans le dernier. Pour les restos, nous avons dépensé, suivant les jours, entre 25 et 80\$ (19 à 62€). Les pique-niques ont occasionné des dépenses minimales, de même que les

transports en commun à San Francisco, les musées et parcs nationaux (seulement 80\$ pour entrer dans tous les parcs et bénéficier de tous les avantages, cartes géographiques, bus, etc.). Ce fut un peu plus cher pour la balade en bateau (80\$) et surtout pour le train vers le *Grand Canyon* avec animation western (180\$ soit 139€).

Sans compter le prix des avions et de la location de la voiture, nous avons dépensé à nous deux en moyenne 135€ par jour.

Tout compris (avec avions et location de voiture), on atteint un total de 5553€ soit pour deux, par jour, 222€ en moyenne (un peu moins qu'au Chili).

Tableau des dépenses en euros :

Hôtels	1512
Restaurants	840
Alimentation, cartes, timbres	314
Transports en commun à San Francisco	103
Cadeaux, pull, livre	270
Parks, musées, train, bateau	335
SOUS TOTAL	3374
Location de voiture et essence	721
Avion aller retour San Francisco-Las Vegas	280
Avion aller retour Toulouse-San Francisco	1156
ESTA (Visa internet)	22
TOTAL AVIONS et LOCATION VOITURE	2179
TOTAL DEPENSES	5553

Réflexions

« Pour bien connaître une chose, il faut avoir confiance en tout ce que l'on sait déjà et en l'étendue de ce savoir, quels que soient les horizons vers lesquels il nous entraîne. Autrefois, j'avais un écureuil qui s'appelait Omar et qui vivait dans l'intimité cotonneuse et la pénombre moelleuse de notre vieux canapé vert ; Omar connaissait ce canapé ; il connaissait de l'intérieur ce sur quoi je me contentais de m'asseoir, et avait confiance en son savoir qui lui permettait de ne pas se faire écrabouiller par mon ignorance. Il a survécu jusqu'au jour où une couverture écossaise - que l'on avait étendue là pour camoufler l'usure - le désorienta au point qu'il perdit confiance en sa connaissance intime. Au lieu de s'évertuer à intégrer une couverture à l'organisation de son petit monde, il partit s'installer dans la gouttière à l'arrière de la maison où il mourut noyé à la première averse d'automne, sans doute en maudissant la fameuse couverture : au diable ce monde qui refuse de rester le même ! Qu'il aille au diable! »

Ken Kesey

31 mars : *Le cable cab* de San Francisco

1er avril : La librairie *City Lights*

2 avril : La Californie

3 avril : La voiture hybride

4 avril : La découverte des déserts

5 avril : Williams : la laundry

6 avril : La route 66

7 avril : Santa Fe

8 avril : La publicité et les cigarettes

9 avril : Les Indiens de Tony Hillerman

10 avril : *Mesa Verde*

11 avril : Les restaurants

12 avril : Les Hispaniques vus de Moab

13 avril : La légende Butch Cassidy

14 avril : Le Prix Pulitzer

15 avril : Le sens du commerce

16 avril : Les frustrations du voyageur

17 avril : Les bibliothèques

18 avril : Las Vegas 40 ans après

19 avril : San Francisco

20 avril : Les raisins de la colère ont 75 ans

Dimanche 31 mars

Le *cable cab* de San Francisco

Le hasard a fait que notre premier hôtel s'est trouvé rue Powell, la rue dotée du fameux cab, un moyen de transport unique au monde et vieux comme la ville ! La photo d'il y a quarante ans est identique à celle d'aujourd'hui : une cabine ancienne qui se déplace sans moteur et monte pourtant des rues très en pente !

A San Francisco, les nouveaux moyens de locomotion n'ont jamais effacé les anciens ! Le métro n'a pas effacé le tramway sur rail ou sur pneu qui sillonne encore la ville à côté d'autres bus divers.

Le cab ne transporte pas des centaines de passagers, aussi, le plus souvent, le temps d'attente est important. Il s'agit d'une cabine sur rail avec, entre les rails, un câble qui circule en permanence. Le conducteur (le *grifman*) a donc deux choses à faire : s'accrocher au câble quand il faut avancer, se détacher et utiliser le frein quand il souhaite s'arrêter. Ce moyen de déplacement à moitié ouvert donne une étrange sensation et fait le bonheur des touristes de partout.

Le cab nécessite des manœuvres manuelles assez physiques, avec deux employés par cab, et pourtant, ils sont toujours présents à l'ère de l'automatisation !

Instinctivement, on se demande dans quel état d'esprit se sont trouvés les responsables de la ville, quand, à chaque étape de sa modernisation, ils maintenaient les systèmes anciens tout en installant les systèmes nouveaux ?

Je ne pensais pas trouver la réponse sur internet mais Wikipédia est là, et j'apprends, qu'en fait, c'est une lutte citoyenne qui a imposé le maintien du cable cab. L'héroïne qui a su imposer un référendum pour ou contre la perpétuation de ce moyen de déplacement, et la majorité des votants qui l'ont suivi seraient aujourd'hui heureux de constater leur total succès puisque le cab est devenu l'image majeure de la cité !

Le cab est à présent une attraction incontournable mais depuis 1974 il a fallu de nombreuses rénovations pour en assurer la continuité technique en matière de sécurité.

Pour le tram, la ville a fait de même. Elle en a récupéré de partout pour continuer à faire vivre une longue ligne qui va de Castro à l'extrémité du port. De vieux wagons sur rail mais à propulsion électrique circulent sans cesse, et leur grand âge n'a pas empêché les

autorités de trouver un système pour l'adapter aux handicapés. Il y a un quai spécial à chaque arrêt où une plaque peut faire pont entre le quai et le wagon. Métro, RER, train de banlieue, la baie de San Francisco ne manque pas de moyens de transports en commun, pas chers, pratiques et fréquents. On a pu constater que, le dimanche, ceux qui vont à la plage sont archipleins. J'imagine qu'être chauffeur sur la ligne 71 ne doit pas être de tout repos. De même, pour aller de l'aéroport au centre ville, un bus à 2 dollars (1 dollar pour les plus de 65 ans) permet de faire le voyage à moindres frais, alors que partout dans le monde il faut souvent payer cher ce déplacement. En RER, c'est 8,65 dollars par personne, et en taxi, autour de 25 dollars. Il a fallu s'habituer à tous ces transports en commun mais muni d'une carte adéquate, on a pu aller partout et à commencer par le Golden Gate Bridge pourtant loin du centre.

Lundi 31 mars

La librairie *City Lights*

A San Francisco une librairie continue d'être le phare de la gauche de ce pays. Nous avons mangé dans un restaurant italien en face, et j'ai pu constater que ce n'est pas la foule qui entre et qui sort. Cependant, une petite visite a permis de découvrir un lieu très agréable, où en effet toutes les publications de la gauche étatsunienne sont présentes. J'y retrouve les revues classiques comme *The Progressive*, *Dissent*, *New Left*, et surtout le numéro magnifique sur le thème des Révolutions de *Lapham's quarterly*.

Une grande place est faite aux questions internationales : on peut prendre connaissance de l'état de la gauche mondiale. Combien de vies faudrait-il pour appréhender l'ensemble de cette réalité ?

La librairie est sur trois étages dans un univers en bois (sous-sol, rez-de-chaussée, un étage). Le sol, les étagères, les murs, tout est sans doute comme en cette période faste que furent les années 60.

La gauche est une notion française qui a fait le tour du monde (comme le système métrique sauf...). Il faut cependant éviter de plaquer le modèle français ailleurs. D'autant que la notion est née avec la Révolution française mais qu'en fait, elle s'est développée avec la révolution industrielle. Si, dans le monde anglo-saxon, la gauche a aussi grandi avec le mouvement ouvrier, ce fut plus sur le plan syndical et sociétal que sur le plan politique.

Donc la première leçon de la gauche aux USA c'est que le combat a pu exister en dehors du moment électoral. L'existence d'un parti

socialiste puis d'un parti communiste n'est pas à négliger mais reconnaissons tout de suite qu'ils furent très marginaux¹. Faut-il en déduire que cette question de la gauche étatsunienne ne mérite aucune attention ? ². A célébrer les hippies et autres phénomènes sociétaux s'agit-il de sortir d'une gauche différente de la sclérose française³ ?

Avec le livre d'Howard Zinn, *l'histoire populaire des Etats Unis*, on peut vérifier que l'histoire des oubliés a fait aussi l'histoire des USA, des oubliés que, comme Howard Zinn, on peut intégrer dans l'histoire de la gauche, pour ce qui concerne la période de la révolution industrielle. Donc, le premier mérite de cette gauche, c'est de nous inviter à braquer le projecteur vers le peuple, et non vers les sommités. Même sans traduction électorale des luttes sociales, des hommes et des femmes firent évoluer profondément leur pays. Le dernier grand succès s'appelle la fin de la guerre du Vietnam qui a suivi la chute de Nixon. Aux USA cette gauche va disparaître avec la nouvelle ère après 1974, disparition annonciatrice d'une disparition plus générale. En France comme dans le monde, la période 1968-1970 ne fut pas le début d'une nouvelle époque mais la fin d'un cycle social.

Une fois de plus, les autorités US ont su transformer en victoire... la défaite à Saigon. La gauche a imposé les droits civiques, la paix au Vietnam, la démission de Nixon, alors les autorités ont judicieusement relancé un capitalisme d'un nouveau genre, celui qui finalement fera chuter l'URSS sans l'envoi du moindre soldat à Moscou. Pour comprendre un bilan des luttes des années 60, celles pour les droits civiques dans laquelle Howard Zinn a pris sa part, pourrait nous éclairer.

Si je regarde une école primaire où en 1974, du fait du busing (le transport d'élèves d'un quartier dans un autre) il y avait 50% de Noirs et 50% de Blancs, je constate qu'aujourd'hui il y a presque 100% de Noirs. Ce retour en arrière n'est pas cependant un retour en arrière : il ne s'agit plus d'une ségrégation mais d'une volonté de se retrouver entre soi. Hier il y avait deux écoles : la bonne école des Blancs et la mauvaise des Noirs ; pour sortir de cette inégalité, des mesures administratives ont obligé tout le monde à passer par la même école ; à présent la différence de statut entre la bonne école et la mauvaise étant plus faible, les mesures administratives ont été abandonnées face à la volonté des deux communautés de se retrouver entre soi, mais dans l'égalité. La double

¹ History of socialism in the United States, Morris Hillquit, 1971, Dover Publications.

² Y a-t-il une gauche aux Etats Unis ? Marcel Roques, Editions sociales, 1969.

³ Voyage des l'Amérique de gauche, Elisabeth Vailland, Fayard, 1972.

élection d'un président métis et sa politique confirment à la fois cette avancée sociale, et ses limites. Les valeurs portées par le siècle du mouvement ouvrier (solidarité, égalité, pacifisme...) sont arrivées au bout de leur efficacité.

Je ne dis pas qu'avec la naissance du capitalisme de Reagan, le mouvement social US s'est éteint totalement mais qu'il ne s'inscrit plus dans la continuité d'une histoire de la gauche. Les faits majeurs de ces dernières années concernent les luttes pour la légalisation des sans-papiers hispaniques et, depuis 2008, les luttes contre la financiarisation du monde (*Occupy Wall Street*). Le cas de la gauche des USA ne plaide pas pour une révolution dans la gauche mais pour la construction d'une autre ligne de fracture.

L'évolution du syndicalisme aux USA est montre que des valeurs progressistes peuvent devenir réactionnaires. Défendre la légalisation des sans-papiers, les droits des chômeurs, l'entrée des femmes dans le monde du travail représente un risque de remise en cause des droits acquis. D'une posture offensive, ce mouvement est passé à une posture défensive. En conséquence, les femmes qui se battent pour accéder à l'égalité des salaires (à Wall Mart) sont mal vues, car si elles y arrivent, des hommes craignent de se retrouver au chômage. Ainsi, des sans-papiers qui veulent la légalisation peuvent aussi devenir les concurrents d'une aristocratie ouvrière bien installée.

La nouvelle ligne de fracture se cherche aux USA, mais elle ne sera pas la même qu'en Europe car là-bas, chaque communauté se bat pour elle-même et non pour la société toute entière, même si tout la société peut bénéficier de victoires locales. Les Indiens, les Noirs, les Hispaniques ne sont pas au même endroit, dans le même contexte, et voilà pourquoi politiquement la gauche a été invisible : il a toujours été facile de diviser pour régner. Mais une victoire peut faire boule de neige : les droits des femmes, acquis souvent par des luttes féministes de la petite et moyenne bourgeoisie, sont devenus des droits pour toutes les femmes, même si ensuite ce fut dur de les imposer dans toutes les communautés et sur le lieu de travail (la bataille est en cours).

Est-ce que les gauches d'aujourd'hui, quittant le terrain de la simple contestation, doivent devenir des alternatives ? Le communisme a été construit comme une alternative ; son échec impose-t-il des recherches d'alternatives partielles plus facilement contrôlables ? Cette démarche a inspiré beaucoup de militants des années 60 qui, face à l'échec de l'entreprise révolutionnaire globale, ont jugé qu'il fallait agir local pour penser global. N'a-t-elle pas échoué elle aussi ?

Dans mes notes de 1975 sur le sujet, je faisais cet inventaire de la gauche sociale : contre la guerre du Vietnam, pour la défense des consommateurs, de l'environnement, des droits civiques, pour la défense des prisonniers, des libertés civiles, des Indiens et de femmes.

Le sénateur de l'Oklahoma, Fred Harris, marié avec une Indienne, ancien dirigeant du parti démocrate a publié un livre *Now is time* pour dire que l'heure est venue d'une avancée de la gauche. Cette avancée passerait par une réforme du système politique, une réforme du système de santé, une lutte contre la criminalisation, contre le racisme et pour des politiques sociales (salaire minimum). Fred Harris ne sera pas le candidat démocrate en 1976 car à la surprise générale c'est Jimmy Carter qui l'emporte dans son parti, puis dans le pays, grâce à Reagan qui a maintenu sa candidature, divisant en deux le camp républicain. Il sera le dernier élément d'une gauche politique.

Mardi 1 avril

La Californie

Le ***San Francisco Chronicle*** porte en sous-titre : le plus grand journal en circulation dans le nord de la Californie. San Francisco contre Los Angeles, Apple contre Hollywood ? Le premier Disney land a fait le bonheur du royaume de l'illusion à Los Angeles. A un moment, quelques forces politiques tentèrent de proposer une partition de cet Etat des USA.

A feuilleter le ***San Francisco Chronicle*** du 10 juin 1975 on y découvre une seule page avec un brin de couleur : une immense publicité pour une cigarette. Au fil du journal la cigarette est partout à l'honneur. Nous vivions donc avant l'ère des cancers qui poussera les autorités à changer le fusil d'épaule : la cigarette coûte trop cher au budget de la santé à commencer par celui de l'Etat de Californie.

La capitale de l'Etat a un nom aussi espagnol que celui des deux villes majeures et se trouve directement dans l'orbite de San Francisco. Aussi Sacramento se trouve bien en *Une* du journal.

L'autre surprise c'est, toujours en *Une*, la référence à la vente par les USA, de trois sous-marins à l'Iran. Nous étions avant l'ère Khomeiny. Par ses conséquences multiples, la « révolution » iranienne a changé la face du monde plus que toute autre depuis 1789 et je ne pense pas exagérer en l'écrivant, mais ça serait un autre débat.

En *Une* aussi cette féministe Susan Saxe jugée pour des actes de violences que ce jour là elle reconnaît et justifie au nom de la lutte

contre le capitalisme. On pourrait ajouter cette dénonciation des trusts du gaz prétextant l'épuisement des réserves pour augmenter les prix.

Economiquement, la Californie est la huitième ou neuvième puissance mondiale, autant dire une des forces de frappe des USA, l'équivalent en PIB de l'Italie.

Le gouverneur de l'Etat est donc une figure de la vie politique du pays. De 1959 à 1967 ce fut l'ère du démocrate Pat Brown qui, au moment des grandes luttes de gauche, est battu par le conservateur Ronald Reagan (1967-1975) dont nous connaissons la destinée. En 1975, Reagan ayant achevé ses deux mandats (la loi interdit de faire plus consécutivement), il laisse la place de gouverneur de Californie... au fils de Pat. Aux USA, le système importe plus que les hommes politiques qui sont des étoiles filantes (quand ils appartiennent à un exécutif), alors qu'en Europe, les hommes politiques s'imaginent être les piliers du système. Sur ce point les USA jouent cartes sur table. Après Reagan, Jerry Brown le remplace : un homme de 37 ans, dont nous publions la photo de famille, où nous le voyons en 1959, en habit de séminariste (chez les jésuites) debout devant son père assis, qui vient d'être élu gouverneur, et à côté de ses trois sœurs. Il gardera de son enfance religieuse une hésitation entre le modèle de Saint François et celui de Bouddha. Les années 60 lui font quitter le séminaire et en 1968 il se retrouve aux côtés de la campagne exceptionnellement de gauche d'Eugène McCarthy (à ne pas confondre avec un homonyme). Quand, en 1975, il devient gouverneur à Sacramento, capitale de l'Etat, il refuse la maison officielle (construite à l'image de Reagan) pour louer un modeste appartement. Il continuera sur la même pente, sa vie durant. Son discours de victoire a ressemblé plus à un exercice de méditation transcendantale qu'à un discours politique. Tout le monde pense alors que ce jeune atypique a toutes les qualités pour devenir président des USA. Il est à l'image du pays, or il marche vers une autre image, celle de Ronald Reagan et du conservatisme le plus fou.

Jerry Brown restera gouverneur de la Californie de 1975 à 1983 puis disparaîtra longtemps des écrans radars.

Mais en 2011 il est réélu... gouverneur de la Californie en battant le républicain Schwarzenegger qui, à nouveau, avait mis l'Etat à l'heure d'Hollywood avec le résultat que l'on sait : en 2009 c'est la faillite ! La Californie est alors plus mal notée par les fameuses agences, que la Grèce d'aujourd'hui !

Qu'a signifié le retour de Jerry Brown ? Le retour d'une politique sociale. Plus de 30 ans après, reprenant les rênes d'une Californie au

bord de la faillite, il met en œuvre une politique nouvelle. Trois ans après, pour son discours annuel devant le Congrès, les recettes dépassent les dépenses et tout le monde a du mal à y croire. Que s'est-il passé ?

Non, il n'y a pas eu de miracles ! Pour augmenter les recettes, il a fallu augmenter les impôts mais, fait majeur, cette augmentation a d'abord été proposée au vote des électeurs et électrices par un référendum en novembre 2012. Sauf qu'en Californie comme ailleurs le référendum ce n'est pas seulement un vote, mais un grand débat citoyen. Si la TVA a augmenté de 0,25%, l'impôt sur les riches (pour les revenus de plus de 250 000 dollars) aussi, avec un accord majoritaire (55%). Cette augmentation des impôts allait à l'encontre d'un dogme, établi depuis 1978 et le début de l'ère du grand libéralisme. Dans ce débat il était facile de montrer comment les profits d'Apple étaient passés de 5 milliards de dollars en 2007 à 34,2 milliards en 2011, alors que dans le même temps l'impôt sur les sociétés payé par Apple était passé de 1 milliard de dollars en 2007 puis à peine 3,3 en 2011 ! Une des stratégies de l'entreprise consistant à se déclarer à Reno, Nevada, où le dit impôt est inexistant alors qu'en Californie il est de 8,8%.

Et les dépenses ? Là aussi, rien d'original, économies sur la santé, l'école et les employés de l'Etat de Californie : 30 000 fonctionnaires renvoyés, 25% de moins pour les universités, et surtout, les prisons, qui étaient devenues un puits sans fond, furent réformées. Quand la Cour Suprême a décidé que le taux de remplissage ne devait pas dépasser 138% des capacités, alors Jerry Brown a décidé que les comtés (les communes) auraient la charge d'accueillir les condamnés à des faibles peines avec comme résultat... 25 000 prisonniers de moins.

Résultat de cette politique, le chômage est tombé de 12% à 9% et l'année 2013 se termine avec un excédent. En conséquence le politologue Steven Hill peut s'exclamer : "Si les gens en Europe veulent s'inspirer de la manière dont nous sommes sortis de cette ornière, la réponse est : augmentez les impôts pour les riches !". Car en effet une telle initiative n'est pas incompatible avec le capitalisme pour un homme politique décidé ! Sans le référendum, il n'aurait jamais eu l'accord du Congrès !

Sauf qu'une fois de plus, tout le monde ne profite pas de la même manière du renversement de tendance. En 1980, il en coûtait à un étudiant, 776 dollars par an pour frais de scolarité. Depuis, c'est vrai, la valeur du dollar a diminué, mais quand on sait qu'en 2011 pour la même chose le même étudiant paie 13 218 dollars, le lecteur saisit la marge. Il faudra que ça baisse beaucoup pour en arriver à la situation

antérieure. Aujourd'hui, une grande partie de la jeunesse est endettée, et ce poids sur leurs épaules est un frein à l'inventivité, car il faut éviter les risques pour ceux qui trouvent un emploi. Pour emprunter de telles sommes, souvent les parents se sont portés garants et les jeunes se sentent coupables quand les créanciers appellent plusieurs fois par jour...

Jerry Brown veut à présent relancer l'université, le maire de Sacramento veut ouvrir les maternelles pour les enfants dès quatre ans. Les projets reviennent dans le contexte nouveau. Et Jerry Brown reparle de son rêve : une Ligne Grande Vitesse de San Francisco à Los Angeles, un rêve qu'en Californie je juge de bon sens car le rail est totalement absent pour les voyageurs et à se lancer dans cette opération, il est préférable d'utiliser de la technologie actuelle. Mais les lobbies du pétrole, du pneu et des compagnies de bus veillent...

Mercredi 2 avril

La voiture hybride

Location d'une voiture à Las Vegas. On nous propose une voiture électrique + gaz. On dit non car on comprend gaz à la place d'essence, et électrique à recharger, à la place d'électrique qui se recharge. En fait nous ne connaissions rien aux voitures hybrides dont pourtant, en France, la vente a fait un bon en avant grâce à l'aide de l'Etat qui verse une prime de 2000 euros !

Le principe est intelligent : la voiture qui roule recharge un accumulateur électrique qui aide au fonctionnement essence donc on assiste à une diminution de la consommation et donc à une limitation de la pollution. A l'usage, nous serons très satisfaits de cette Toyota Prius sauf que nous aurions bien aimé avoir un mode d'emploi !

Il est évident que dans les montées, la puissance est un peu faible, et les reprises ne sont pas fulgurantes. Mais c'est aussi lié à la boîte à vitesse automatique. De plus, nous avons une voiture sans doute neuve, sans avoir à craindre les limites de la partie électrique.

Premier gag avec la voiture : après la sortie de Las Vegas, on s'arrête dans un petit village, **Indiana spring**, et là, impossible de comprendre le redémarrage ! Il faut appuyer sur le bouton « power » (la « clef » n'est pas une clef) mais la voiture ne démarre pas. En fait, à force de jouer sur les deux pédales, je comprends qu'il faut attendre que, la pédale frein étant appuyée, le voyant vert s'allume sur « power » pour l'enclencher.

Puis, deuxième gag, la pluie arrive et je ne trouve absolument pas les essuie-glaces... Franchement, donner une voiture sans la moindre information...

Pendant tout le voyage je n'arriverai pas à comprendre comment on peut laisser la voiture au point mort ! Si je la mets au point mort et que je lâche la pédale de frein, alors bien sûr elle avance ! Sans doute fallait-il utiliser le frein à main ? Mais par crainte de mauvaises suites, plutôt que d'utiliser le point mort, j'arrêtais la voiture, car dans ce cas tout était automatique, il n'y avait aucun frein à toucher.

L'autre gag fut moins marrant : à un moment les fenêtres arrière et passager se sont bloquées et, comme celle de Marie-France était ouverte par un temps un peu froid que faire ? Chercher un garagiste ! Inquiets au possible de ce dysfonctionnement qui, risquait de nous bloquer le véhicule pour une révision du système informatique, nous avons trouvé un garagiste moquer : j'avais par inadvertance appuyé sur un bouton servant à bloquer les fenêtres !

Dernier gag marrant : la fermeture à clef. Au départ, je fermais la porte à clef puis je vérifiais la fermeture et la porte s'ouvrait ! Impossible de fermer : je pouvais répéter le geste et la porte restait ouverte. En ayant la clef dans la poche, l'ouverture devenait automatique ! A un autre moment, nous roulions et je me demande tout d'un coup où j'ai mis la clef. Puisqu'on roule elles doivent être quelque part ! Dans la poche du manteau posé sur le siège arrière ! Au moment où la fenêtre était coincée, je voulais que Marie-France démarre la voiture, moi cherchant à lever ensuite la vitre, et elle n'arrivait pas en appuyant sur la pédale à avoir le voyant vert sur « power ». Pas étonnant, j'avais la clef dans la poche ! Dans dix ans, cette voiture hybride sera-t-elle d'usage courant en France ? Notons le prix : 25 828 € (déduction de 2000 € incluse) pour la Prius de base. Je peux cependant confirmer que la consommation ne dépasse pas les 4 litres aux cents.

Jeudi 3 avril

La découverte des déserts

Aux USA, j'ai appris à comprendre qu'un désert n'est pas désert. *Le Petit Robert* a beau écrire qu'un désert est « une zone très sèche, aride et inhabitée » il n'a raison que sur un mot, « très sèche » car pour le reste il ne manque jamais d'habitants ! Végétaux, animaux et humains ont été amenés, pour diverses raisons, à apprivoiser les déserts. Parmi les végétaux, le plus célèbre est le cactus qui se décline

en multiples variétés. Le saguaro met deux ans ans pour atteindre deux mètres. Parmi les animaux les petits rongeurs se distinguent de l'ensemble. Et parmi les humains, ce sont les Indiens qui, repoussés en ces terres inhospitalières, se feront une place au cœur des déserts.

Quand je relis le texte écrit en 1975, à ce sujet, j'y retrouve un style pédagogique sans âme. Comme si j'avais besoin alors, de me persuader que le désert n'avait rien à voir avec l'idée que je m'en faisais. Le texte fourmille donc de données collectées et oubliées depuis :

- le *roadrunner* (le coureur des routes) un oiseau plus agile pour courir que pour voler car il mange lézards et petits serpents. « Il a la particularité d'utiliser l'énergie solaire qu'il arrive à capter en levant ses plumes. » Je ne sais où j'avais lu une info pareille...

- le *hummingbird* est un autre oiseau original qui se nourrit du nectar des fleurs d'agave.

- le *chuckwalla* est un lézard capable également de capter l'énergie venue du soleil.

Bref, vivre dans le désert c'est faire de l'absence de pluie un moyen de survie !

Je notais alors quelque chose vérifié depuis, au Chili, dans le désert d'Atacama : « Les déserts sont clairs et c'est pour cela qu'à Reno il y a un observatoire pour regarder le ciel. »

L'absence d'humidité dans l'air permet d'étudier le ciel afin d'y trouver l'origine de la terre que la géologie ambiante révèle. Car les déserts sont devenus des déserts, et ils témoignent à leur façon de l'histoire de la planète.

Dans les déserts chiliens, la présence humaine y a puisé le sel, par exemple. Un désert est souvent source de minéraux mais leur exploitation est très dure. Alors les Indiens y sont envoyés à la tâche.

Aux USA, pas l'ombre d'un désert sans que n'apparaisse l'information : « Vous entrez dans la réserve... » Rien à l'horizon, pourtant quelque part, un village indien s'abrite sans doute dans un recoin à l'ombre. D'où le chapitre spécial sur les indiens pueblos et autres.

Le mariage est cependant ancien entre l'homme et le désert : pour preuve les milles et unes qualités que l'on peut extraire de l'agave, cette autre figure majeure des terres arides. Les Mexicains seront les plus géniaux sur ce point, l'agave servant d'aliment, de boisson, de savon, de médicament et de fibres textiles !

Je note l'existence de deux autres plantes pointées en 1975 : le *bojum* et le *mesquite*, un arbre qu'on verra partout.

Tout désert comporte des oasis : il suffit d'une source pour que cette terre aride et cet univers inhospitalier ne deviennent un lieu très agréable. Aux USA comme au Sahara, le désert est devenu lieu d'expérimentations atomiques.

Bref, dans *la vallée de la mort (Death Valley)* nous roulons vers Williams et aux USA la maladie des statistiques étant permanente, la mise en chiffres se fait même pour une ville de 3000 habitants. Ainsi sur le plan religieux, 23% de catholiques, juste un peu moins que les mormons (31%). Il existe cependant 35% de personnes à la religion imprécise. Les baptistes sont 7% et les églises indépendantes non charismatiques (5%°). (source *data-city* sur internet)

La forte présence catholique donc forte présence hispanique, 42% (tout comme la domination du vote Obama aux élections présidentielles). Les Blancs 54% sont dominants, les Noirs n'étant que 2% et les Indiens 1%. Si 85% d'habitants sont dans la zone urbanisée, il y en a tout de même 15% en zone rurale ; sans doute les quelques indiens et d'autres pauvres. Comme partout en Arizona la moyenne d'âge est jeune grâce aux Hispaniques : 39 ans avec un revenu familial plus faible que la moyenne de l'Etat : 41 000 dollars par an au lieu de 46 000. La forte présence hispanique fait qu'à Williams, quand Obama a présenté son discours annuel sur l'Etat de l'Union, beaucoup ont écouté en espérant que se débloque enfin la loi sur l'immigration promise depuis dix ans et toujours reportée. Une fois parce que le Sénat n'est pas d'accord et une autre fois parce que la Chambre n'est pas d'accord. Depuis le mois de juin 2013 le Sénat ayant voté la loi, c'est la Chambre qui, avant de voter, exige des contreparties, à savoir un contrôle toujours plus sévère de la frontière avec le Mexique. Dans le projet du Sénat visant à régulariser dix millions de sans-papiers, la contrepartie est 22 000 fonctionnaires de plus à la frontière, et si, voici quatre ans, le projet concernait les habitants depuis dix ans, cette fois, il faut être dans le pays depuis 13 ans pour obtenir la nationalité.

Vendredi 4 avril

La laundry

En Louisiane on disait la Washeteria, c'est-à-dire le lieu où on pouvait laver et faire sécher son linge. Dans l'Ouest on parle de "laundry" mais c'est la même surprenante institution.

A Castelsarrasin on trouve le même système : des machines à laver à pièces avec à côté une machine à sécher mais aux USA beaucoup plus de gens font toute leur lessive dans des laundries (pas seulement la lessive des couvertures).

La persistance de cette institution si pratique tient au fait qu'une partie de la population vit dans des maisons mobiles (trailors) avec cuisines totalement équipées mais sans machine à laver par manque de place. D'une part il n'y a pas de machine à laver car la présence des laundries est connue, et inversement, il existe toujours ce système de « lavoir public » car il est entendu qu'il y aura toujours une clientèle pour ça !

Etrangement, ce système n'est pas passé en Amérique du sud où on trouve plutôt le fameux « pressing » nettement plus cher. L'explication est simple : jusqu'à aujourd'hui, il existe un personnel de maison pas cher payé qui fait la lessive à la main quand il n'y a pas de machines.

Pour un pays comme la France qui avait de très nombreux lavoirs publics, les autorités municipales, à l'apparition de la machine à laver, auraient pu faire installer des laveries publiques avec machine et peut-être le travail des femmes les plus pauvres aurait-il été allégé plutôt ? Les laveries automatiques sont arrivées tardivement peut-être du fait qu'on n'avait pas les systèmes à gestion par pièces de monnaie.

Une *laundry*, c'est une laverie publique avec ce que cela implique et impliquait du temps des lavoirs : un lieu social où les gens (on a vu hommes et femmes) se rencontrent, discutent et passent un moment qui rend la lessive moins barbant. Bien sûr, il faut se déplacer, attendre mais aucun souci technique (panne ou autre) ne perturbe l'activité.

J'ai ainsi noté, en lisant le journal local dans la *laundry* de Durango, que la veille, presque toutes les écoles du secteur avaient été évacuées car un message posté sur *Facekook* avait annoncé un acte de violence. Après vérification, il s'agissait d'une provocation d'un élève mécontent du traitement qu'on lui avait infligé. Quand je relis mes études sur la vie scolaire, écrites il y a quarante ans, je constate que la presse était très critique avec un système en faillite.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Où en est le financement ? Le débat sur les méthodes pédagogiques ? Sur la formation des enseignants ? Sur le niveau des élèves jugé en chute libre, au début des années 70 ? Et, bien sûr, le débat sur le problème classé n°1 en 1974, la discipline ? Les écoles des USA font l'actualité quand, régulièrement, on y assiste à des tueries

bien plus nombreuses que celles dont l'écho nous parvient, tellement le phénomène est devenu ordinaire.

Déjà, en 1974, on commençait à installer des circuits pour que l'enseignant, en appuyant sur un bouton, puisse obtenir aussitôt l'aide d'un policier.

Samedi 5 avril

La route 66

A Williams, tout est à la gloire de la fameuse **Route 66**, la première route connue mondialement et qui symbolise la civilisation US, une civilisation de l'automobile car le trio pneu-moteur à explosion-asphalte est le premier dieu des USA.

La station service est devenue et est restée le lieu de référence de la vie sociale. Pas question de trouver comme en France des stations totalement automatiques. Au Pérou, une de mes premières surprises, à retrouver les Amériques 20 ans après, ce fut de découvrir que la jeunesse se donnait rendez-vous dans des stations services immenses, souhaitant symboliser cette civilisation US, dans un pays où pourtant la voiture est objet de luxe, pour 20% seulement de la population.

Pour remplir le réservoir de la voiture, à notre première station service, nous avons voulu, comme en France, payer par carte, mais impossible, alors on est allé dans une autre et on a compris qu'en fait, il faut payer à la caisse et se servir ensuite.

Cette civilisation de la route c'est d'abord pouvoir partir, avoir cette liberté de mouvement qui multiplie les capacités des jambes. Elle s'oppose à la civilisation des sédentaires, des enracinés, des accrochés à leur clocher, à tous ces êtres qui justement plaident pour l'immobilité !

Avec la voiture, cette liberté est individuelle ou individualiste, mais on n'a pas idée en Europe, du réseau phénoménal en matière de transport collectif plus ou moins officiel, de l'Amérique latine ! Vous vous mettez sur le bord de la route même sans asphalte et, à un moment ou un autre, un camion, un bus, une voiture taxi passera vous prendre. Dans les lieux les plus riches, les horaires sont affichés mais le plus souvent ces transports sont sans rendez-vous précis. En Amérique latine l'usage de la voiture peut se développer, nous savons que 80% des habitants n'y accéderont jamais. Cependant ils vivent tous cette civilisation de la route... par les moyens du transport collectif. Même les plus pauvres peuvent prendre des bus pourris et partir pour 500 km... Ce n'est pas le capitalisme qui a fabriqué cette civilisation mais c'est

cette civilisation dont le capitalisme s'est emparé. Et la nuance a son importance.

Tous les immigrants de la planète et de l'histoire ne portent pas en eux le gène du capitalisme, mais la volonté de vivre mieux par le voyage.

Pour les USA, l'espace ouvert aux pionniers a fait que la frontière pouvait être toujours repoussée pour de bonnes ou mauvaises raisons. Y aurait-il un Est pour les enracinés, et un Ouest pour les nomades ? Les déplacements sont dans tous les sens. Cette civilisation a donné au cinéma le *road-movie*.

Les USA n'ont pas inventé la voiture pas plus que le cinéma. Par contre leur force de frappe économique a permis de transformer la voiture et le cinéma en éléments d'une civilisation. Je dis ici le cinéma mais c'est autant la télévision, les nouvelles technologies ou la presse. Tout comme la civilisation de la route a sa propre logique, la presse aussi car elle n'est pas née du système capitaliste, mais lui est antérieure par l'existence même des journalistes.

De la route à la communication il n'y a qu'un pas, un pas qui se poursuit par l'internet et qui fait ce besoin permanent, de l'échange. Un échange peut être insignifiant, conditionné, contrôlé, et je ne méconnais pas la liste des caractères négatifs ou limités. Mais encore une fois, l'échange est antérieur aux conditions de l'échange.

Il y a quarante ans, vivant aux USA pour deux ans, je n'ai décidé d'installer le téléphone qu'avec beaucoup de retard, car j'avais en tête, le fait qu'en France, il fallait plusieurs mois, voire plusieurs années pour y accéder. D'ailleurs, de retour dans mon pays, j'ai fait la demande en 1977 et j'ai eu le téléphone plus de deux ans après ! En fait, aux USA, quatre jours après la demande nous étions connectés !

Si la plus grosse fortune du monde (même si elle est à la deuxième place cette année) est un Mexicain, c'est parce qu'il appartient au royaume des télécoms.

La vision européenne du capitalisme reste marquée par le système anglais du modèle industriel. Aux Amériques, l'industrie de référence s'appelle la communication, et la voiture est entrée, dès le départ, dans cette catégorie.

Les spécialistes font observer qu'à partir de 1974 s'ouvre une nouvelle ère économique : après le siècle de la montée des industriels nous sommes entrés dans le siècle de la mondialisation (la France évite sur ce point l'anglicisme, globalisation). La montée des industriels a engendré la montée du mouvement ouvrier. La nouvelle ère ne pouvait que bouleverser les repères sociopolitiques. Avec la fin de la guerre du

Vietnam et la victoire des journalistes du *Watergate*, les USA tournent d'autant plus aisément la page, que tous les ingrédients de la nouvelle ère sont déjà en place ! Les USA ne deviennent pas un empire : ils se découvrent avec le statut d'empire au moment où ils perdent une guerre ! Ils savent, avant tout le monde, que l'heure n'est plus à la domination industrielle mais à la domination communicationnelle.

Ils le savent car ils ont les moyens d'organiser leur propre redistribution de la division internationale du travail. Le cœur de la planète va basculer : quittant l'Atlantique, il vogue vers le Pacifique. Avant d'être destitué Nixon aura eu le temps de remettre la Chine sur les rails, bien qu'elle soit communiste. Tous les bouleversements de ce renversement ne seront pour les USA que peccadilles faciles à gérer.

Dimanche 6 avril

Santa Fe

Dans la maison ronde de Santa Fe, USA, le siège du pouvoir législatif, le Capitole - il n'a pas la même ampleur que celui de Washington mais la même fonction - les uns légifèrent et les autres manifestent.

Je repense au 17 janvier qui est annuellement une date historique puisque c'est le jour où l'exécutif, comme dans tous les Etats, vient présenter son discours sur l'état de l'Etat, quand Obama présente son discours sur l'état de l'Union.

Susana Martinez, Madame la Gouverneuse, s'explique, pendant qu'à l'extérieur les militants *d'Occupy New Mexico* font leur ronde pour manifester contre le système. Un « bruit » modeste que le journal local le *Santa Fe New Mexican* n'a pas besoin de relayer.

Susana est obligée de commencer son discours par une évocation du drame qui vient de faire l'actualité : Roswell. Trois jours avant le discours, un jeune de 13 ans a commencé à tirer sur tout ce qui bougeait dans l'école de cette ville. Il a pu être maîtrisé assez vite par quelques héros que la Gouverneuse a tenu à présenter physiquement devant les Congressistes ce qui a limité le nombre de blessés et de morts. Mais le mal est là qui ronge les USA : le prix de la vie est au plus bas au cours de la Bourse des Valeurs !

Puis elle passe aux choses sérieuses : le déficit, et pendant un moment, je me crois revenu en France. Toute l'information politique est réduite à une information financière ! On a coupé dans la Sécurité sociale, dans les retraites, et tout commence à aller mieux... le chômage baisse...

Rien de plus pour appuyer son propos qu'un exemple : *Sparkle Maintenance*. Pendant ce temps, autour du Capitole, la grande ronde des militants se poursuit : ils réclament une loi pour la régularisation des sans-papiers. Je sens cependant qu'ils se fatiguent. Fort heureusement la communauté hispanique ne désarme pas.

Le discours de Susana se veut consensuel. Elle ne cesse de rappeler qu'elle met en œuvre des idées qui sont à la fois celles des démocrates et celles des républicains. Elle veut diversifier l'industrie. Dans les travées des Congressistes, tout le monde écoute attentivement mais quelques uns ont en tête les soucis que procurent les élections municipales de Santa Fe, le 4 mars. Patti Bushee contre Javier Gonzales. Les groupes *Occupy* ne s'occupent pas de politique mais, à Santa Fe, ils ont tenu à éclaircir les questions de financement des campagnes. Comme dans toutes les élections les candidats peuvent choisir : ou le financement public garanti d'indépendance mais le montant est limité, ou le financement privé qui autorise des sommes plus importantes. A Santa Fe, pour le maire le montant est de 60 000 dollars et pour les conseillers 15 000 (rappelons que les deux élections, comme partout aux Amériques, ne sont pas liées). Chacun est candidat pour lui-même, le maire sur toute la commune et les conseillers pour les districts. *Le Santa Fe City Clerk* qui surveille présentement, s'appelle Yolanda Vigil. Pour voter chacun doit s'inscrire et il peut indiquer son affiliation (Démocrate, Républicain, Vert, Libertaire, Indépendant etc.).

La capitale du Nouveau Mexique (la seule capitale que nous visiterons) a gagné en splendeur. Santa Fe a un capitole doté d'une immense salle d'exposition d'œuvres d'art dans une galerie qui fait tout le tour du bâtiment rond. Tout est art dans la ville qui a conservé son aspect hispanique.

Une fois de plus il est aisé de constater la spécialisation de chaque ville. Toute une rue est faite d'ateliers, de jardins et de salles explosant sculptures, peintures et œuvres diverses, comme si tous les artistes du pays s'étaient donnés rendez-vous en ce lieu superbe. Le climat, la beauté des environs, tout serait propice à la création comme tout serait propice aux montgolfières dans la ville proche d'Albuquerque spécialisée également dans les quartiers pour retraités : un tel quartier rassemble 40 000 personnes sans écoles mais avec beaucoup de médecins, et des appartements exclusivement réservés aux personnes âgées.

La place de la ville avec ses arcades, la cathédrale, tout fait penser à une ville mexicaine. Pas d'immeubles, mais uniquement des maisons en adobe. Et beaucoup d'Indiens.

Lundi 7 avril

La publicité et les cigarettes

Un mot sur la télévision que l'on peut regarder tous les soirs. Les multiples chaînes ont toutes un point commun, la place énorme de la publicité. Seule la télé publique qui existe encore, PBS, est dispensée de cette tare mais elle est très peu regardée...

Donc des pubs pour dénoncer... la cigarette !

Hier, des sommes colossales furent dépensées à la gloire des cigarettes même s'il fallait écrire dès les années 70, sur les dites pubs : « Fumer des cigarettes nuit dangereusement à la santé ».

Aujourd'hui, des sommes colossales sont dépensées pour dénigrer les cigarettes avec des images chocs sur les chaînes télé qui, en effet, font terriblement peur.

Entre les deux moments personne n'a été condamné.

Le journal *Newsweek* vient de consacrer un article sur un aspect particulier de la dite pub : celle en faveur des cigarettes menthol. La population noire n'aurait-elle pas été accrochée à la cigarette avec une idée aussi fallacieuse que les autres : « les cigarettes menthol sont moins dangereuses que les autres ».

Or cette publicité continue alors que rien ne la justifie. Sur cinq fumeurs noirs, quatre choisissent menthol et la publicité dans les revues noires ne peut pas être étrangère à ce constat.

Je n'ai chez moi qu'un numéro de la revue phare de la communauté noire *Ebony* (celui qui, en 1976, célèbre le bicentenaire de la déclaration d'indépendance des USA) et, en effet, le lobby des cigarettes menthol y est plus qu'apparent occupant les deux pages stratégiques : le dos de couverture et la page 2 ! Avec menthol on a droit au vert si « amical » !

En fait menthol rend l'adaptation à la cigarette plus facile et l'abandon de la cigarette plus difficile !

Dans le contexte actuel de lutte contre le tabagisme, la vente de cigarette menthol a décliné, mais a continué d'augmenter dans la communauté noire car elle représentait 65% de la consommation et maintenant c'est 85%.

En conséquence, les autorités demandent l'arrêt de la production de cette cigarette. En conséquence le débat prend une tournure raciste : il y a ceux qui disent que si le mal concernait les jeunes blancs

l'interdiction prendrait dix secondes et ceux qui disent qu'à vouloir frapper la communauté noire, c'est de la discrimination.

Or, en 2009, le Congrès a interdit toute cigarette avec saveur... sauf menthol. Pourquoi ? Le lobby de la cigarette menthol prétend que cette saveur ne rend pas la cigarette plus dangereuse... et de toute façon, la publicité n'est pas dirigée vers une communauté plus que vers une autre. C'est sans compter avec le passé, quand l'industrie du tabac s'est appuyée sur des Noirs de référence (le boxeur Joe Louis et le joueur de baseball Jackie Robinson) pour populariser l'acte de fumer menthol.

Par ailleurs l'industrie du tabac a « subventionné » écoles, événements et actes divers de la communauté noire pour s'imposer. Jusqu'à l'appui considérable apporté à la revue ***Ebony*** devenue un vecteur promotionnel de la menthol.

Ainsi va la bataille sociale des années 2014.

Mardi 8 avril

Les Indiens

Je me retrouve au pays des *peublos* avec toujours cette question : comment nommer les premiers habitants du continent devenu les Amériques ? En langage officiel il existe toujours l'Organisme du Bureau des Affaires indiennes mais dans les musées on parle des « native americans ».

Quand et comment ai-je rencontré l'écrivain Tony Hillerman, le romancier qui a bâti son œuvre sur les civilisations indiennes ? Je n'arrive pas à m'en souvenir et ça m'énerve alors je vais évoquer quelques pistes imaginaires.

A cause de Santa Fe, USA ? Il m'est arrivé de passer dans cette ville, voici des années, et séduit par sa mexicanité j'en ai gardé un grand souvenir. Ma passion pour le Mexique date de Noël 1974 et j'ai ainsi eu le plaisir de l'étendre au Nouveau Mexique. Santa Fe, capitale de cet Etat, et son journal historique, ont fabriqué l'écrivain Tony Hillerman comme Barcelone a fabriqué Vazquez Montalban.

A cause du ***Santa Fe New Mexican*** ? Le journal en question, témoin d'une histoire unique, car Santa Fe est unique, du fait d'une forte présence hispanique concurrencée par tant d'autres phénomènes, comme les ingénieurs de la bombe atomique qui travaillaient à Los Alamos. Tony Hillerman a surtout été un journaliste comme Vazquez Montalban.

A cause de mon ami René Merle ? Sur son blog on trouve quelques références au Tony Hillerman qu'il aime, mais je crois qu'il s'agit d'une

passion commune (une de plus) qu'il a peut-être renforcée. Justement, il a publié sur son blog quelques éléments du folklore des Amériques. Dans un commentaire une personne le remercie pour avoir évité le mot « Indien » qui matérialise une erreur de Christophe Colomb. Mais la bataille des noms est variable : La Colombie pays de Colomb ? L'Argentine pays de l'Argent ? Pour le Pérou, c'est aussi le nom donné par les colonisateurs mais avec un terme de la région. Quant à la petite Venise, dite Venezuela...

A cause d'Anne Hillerman, la fille de Tony ? Comme le fils de Vazquez Montalban, sa fille continue à sa manière l'œuvre du père ! Elle a écrit un beau livre sur son père, un père peu ordinaire car il a ajouté à la fratrie quatre enfants adoptés ! Et des enfants au handicap impressionnant...

A cause de l'Oklahoma ? A Montauban, depuis des années une association, OK-OC, travaille à tisser des liens entre cet Etat et la ville du Tarn-et-Garonne, d'où ma sensibilité à ce territoire en forme de casserole, or si Tony a été fabriqué par Santa Fe, au départ, au tout début, il est fabriqué par l'Etat d'Oklahoma où il passe son enfance. S'il a transposé ses histoires chez les Indiens Navajo c'est tout simplement parce que l'Oklahoma de son enfance est mort aussi vite que son enfance. Là, il avait vécu sans se poser de questions aux côtés d'Indiens repoussées toujours plus vers des terres incultes.

A cause des Indiens ? Chaque peuple indien a un nom ainsi des Osages aux Cherokees leur liste est très longue, mais quel nom commun leur donner ? Amérindiens, Indigènes, Peuples autochtones, la discussion est toujours infinie et Hillerman a décidé de régler le problème le jour d'une grande rencontre indienne, en leur demandant le nom qui les unissait. Majoritairement, ils ont remercié Christophe Colomb de ne pas avoir cru qu'il débarquait en Turquie sinon leur nom aurait été dramatique (turkey... c'est dindon). Donc ils disent « Indien ». Après tout, il est fréquent que des victimes, reprennent à leur compte le qualificatif des maîtres : ainsi pour *sans-culottes*, *croquants* et tant d'autres.

Des Indigènes des Amériques s'insurgent contre les musées construits parfois à la gloire de leur passé, et qui oublient les talents de leur présent. J'ai découvert ce phénomène en décembre 1975 au Musée Anthropologique de Mexico, mais, pour mon plus grand plaisir, le Musée de Lambayeque (Pérou) a su faire le lien à merveille entre toutes les époques. Aux USA, les films évoquant les vestiges à Bandelier, Aztec Ruines ou Mesa Verde répètent la même chose : les ruines ne sont pas que des ruines mais des lieux actuels vénérés par les Natifs actuels.

Mercredi 9 avril

Durango Mesa Verde

Cette fois nous sommes à Durango : 17 216 habitants, tous dans la zone urbaine avec 40 ans d'âge en moyenne pour un revenu familial moyen de 55 387 dollars un peu mieux que dans l'Etat.

Voilà le premier portrait de la population de cette ville du Colorado. Mais pourquoi le nom Durango ?

A.C. Hunt passant par là (bien après l'arrivée massive des chercheurs d'or en 1860) au moment où il fallait trouver un nom, pensa à Urango qui en basque signifie "ville de l'eau" et c'est devenu Durango. L'info du site de la ville a été reprise par *Le Routard*.

Une eau indispensable comme toujours à l'industrie du cuivre pour la ville proche de Silverton, l'eau qui coule dans la rivière *Animas*.

Comme dans toute la région on compte surtout des Blancs (80%) et 10% d'Hispaniques. La troisième catégorie, ce sont les Indiens qui représentent tout de même 7%. Je n'entre pas dans le détail du comptage de lesbiennes et de gays.

Pour la religion 54% de catholiques, les mormons n'étant que 10%, les baptistes 5%. et parmi la centaine d'églises du pays ils sont 6% à *l'International Church of the Foursquare Gospel*.

J'avoue ne pas avoir repéré celle-ci dans ma liste des années passées. Même après les presbytériens qui sont 4%, il reste 20% pour les autres religions.

Le chômage est surveillé de près avec une hausse spectaculaire de 2008 à 2011 (de 3% à 7,5%) mais la crise serait-elle en recul ? Le chômage est redescendu à 5%.

A Durango, une fois de plus, j'ai découvert qu'en France on copiait sans le dire. La fameuse "école de la seconde chance" est une importation des USA et ça s'appelle **Second Chance School**. Le collège public à 1504 élèves et l'école de la deuxième chance 88. Il y a deux collèges privés mais pour la super élite : 51 élèves dans la GRACE PREPARATORY ACADEMY OF DURANGO et 88 élèves dans la COLORADO TIMBERLINE ACADEMY. Les six écoles élémentaires ont en moyenne 400 élèves. Comme partout la qualité de l'air est surveillée en permanence. En politique la ville est plutôt démocrate.

Je m'étonne toujours de la forte présence de radios locales.

A la bibliothèque, le 3 mars 2014, de 18 h 45 à 19 h 45 c'était la célébration des luttes féministes avec un film sur cette histoire allant de 1963 à 1970. Les rois du *Bluegrass* seront dans la ville les 11, 12 et 13 avril.

Une émission télé de PBS a raconté à merveille l'histoire de la musique dans une petite ville du Wyoming, Jackson. Les modes ont évoluées mais cette évolution s'est faite dans la continuité. Les musiciens de 1900 et ceux de 2014 utilisent les mêmes instruments, les mêmes références et leur art conserve la même fonction, faire danser ensemble les générations.

Ce point rejoint une question importante, celle du folklore ou de la musique folk. Le folklore n'est pas un art fossilisé mais un art vivant qui est fait pour se renouveler. C'est ainsi qu'à Jackson comme partout, la mode hippie a surpris les habitants mais la *country music* a intégré les thèmes et rythmes de la nouvelle génération comme la nouvelle génération a intégré les thèmes *country*. J'imagine que le mouvement ne s'est pas fait sans heurt mais ce mouvement a emporté avec lui toute la société alors qu'en France il y a depuis 1960, des fractures répétées entre génération. Cette question fait toute la philosophie de Claude Sicre⁴. A une époque j'ai eu envie de travailler sur le cas Panassié qui a tant fait pour populariser le jazz et qui, à un moment, a voulu arrêter cet art populaire, le free jazz n'étant plus à ses yeux, du jazz, alors que pour tout nord-américain le jazz est fait pour se transformer. A présent c'est vrai, on a parfois l'impression que tout est devenu jazz !

Dans cette ville nous expérimentons le géant de la grande distribution aux USA, *Wall Mart*, une entreprise qui n'est pas si vieille. Née au début des années 1950 en Arkansas elle a progressé petit à petit jusqu'à devenir le géant d'aujourd'hui. Toujours propriété de la même famille, les Walton !

Le syndicalisme y est interdit, mais des femmes ont réussi à poursuivre la firme devant les tribunaux pour discrimination car elles sont payées moins que les hommes pour le même travail. D'années en années, les tribunaux ont donné raison aux femmes tout en considérant que la plainte avait valeur collective. La Cour Suprême a fini par arrêter le processus.

Les luttes n'ont pas cessé pour autant. Aujourd'hui, pour le 87^{ème} anniversaire du syndicaliste César Chávez un film vient de sortir et le souvenir de cet homme est appelé au secours par des femmes de *Wall*

⁴ Voir son livre *Vive l'Amérique*.

Mart en grève. Les succès de César sont toujours dans les mémoires : ils ont abouti, en 1975, à l'*Agricultural Labor Relations Act*.

Le fait étrange c'est que les paysans d'hier, syndiqués par César, sont aujourd'hui des employés indirects de Wall Mart qui conditionne tout, de la production à la distribution.

Il s'agit de véritables cathédrales modernes, temples de la consommation où on trouve tout dans d'immenses rayons. Ceci étant, bien sûr, on n'est pas là pour *Wall Mart* mais pour le Parc national de Mesa Verde.

Quarante ans nous n'en savons pas plus : une civilisation a installé dans ce canyon des habitants à flan de falaise, puis elle a disparu vers 1200, et seulement en 1890, on a retrouvé les vestiges superbes. Le discours ambiant en profite pour faire de la morale : si nous épuisons nos ressources, nous risquons, comme à Mesa Verde, de voir disparaître notre civilisation. Une des raisons de la fuite des habitants tiendrait à une sécheresse qui aurait détruit les récoltes.

Jeudi 10 avril

Les restaurants

Comme toujours nous avons utilisé le sandwich à midi et le restaurant le soir.

Au restaurant, j'avais oublié une pratique pour nous étrange que j'ai retrouvée vingt ans après au Pérou et qui est toujours présente : vous pouvez demander, à la fin du repas, une boîte pour emporter les restes. J'étais avec des amis dans un restaurant au Pérou quand, à la fin du repas, à ma grande surprise, une personne demande une part de plus. En fait c'était pour emporter le plat. Et aujourd'hui encore, aux USA la pratique est courante. Elle s'assimile au plat à emporter qui existe chez la plupart des vendeurs de pizza.

Pour les types de restaurants, les USA sont sans doute imbattables car on y trouve toutes les cuisines du monde. On a commencé par un indien, puis un italien, un mexicain, un nord-américain. On n'a pas négligé les restos chinois. Par contre on a évité les japonais et les français même si on a terminé par un steak frites haut de gamme.

Pour le sandwich, j'ai retrouvé la même charcuterie... italienne. On trouve bien sûr tous les bacons possibles, les jambons blancs, mais pour les salamis et autres saucissons, tout est italien y compris si c'est du chorizo. J'imagine que la multinationale italienne qui a un tel monopole doit avoir des capitaux nord-américains.

Pour le fromage si nous avons constaté une grande évolution dans les variétés au Québec, les USA restent avec le même type de produit sous plastique. Quelques éléments français parfois.

La nouveauté tient à la présence de produits « organiques » (bio). Il n'y a pas de magasin bio mais dans les supermarchés le bio est largement présent, sans que l'on sache quel type de contrôle est exercé sur la filière. Des bananes bios, aux légumes bios, toute la gamme est présente et comme New York, San Francisco a son marché bio hebdomadaire.

J'indique ici que les horaires d'ouverture des grandes surfaces est impressionnant : de 5 h du matin à 11h du soir et plus souvent de 7h du matin à 10h du soir, le dimanche compris.

Observons que le soir le repas se prend vers 18h, même si, comme c'est bien connu, tout Etasunien qui se respecte mange à toute heure.

La télévision est dotée de multiples émissions sur la cuisine. Je pensais qu'en France de telles émissions étaient nées de notre culture culinaire, mais je pense qu'il n'en est rien : comme toute la télé nous assistons à des transpositions des USA vers la France. Et que dire des publicités dont la plupart vantent des aliments très gras et très sucrés mais ne manquent pas d'afficher en même temps qu'il est mauvais de manger très gras et très sucré ? Si l'obésité est visible, reconnaissons que la pratique du *jogging* (terme qui n'est pas anglais pour rien) est massive. La *fitness* a de multiples boutiques, comme en Amérique latine, et comme chez nous maintenant, avec toute la diversité possible des salles de sport.

Samedi 12 avril

La légende Butch Cassidy

De Moab à Kanab, nous traverserons l'Utah presque le jour anniversaire d'un célèbre habitant originaire de cet Etat : Butch Cassidy (né Robert LeRoy Parker le 13 avril 1866 à Beaver, Utah, États-Unis - présumé mort vers 1908 en Bolivie). Ce célèbre pilleur de banques et de trains sévissant aux États-Unis à la fin du XIXe siècle a d'abord été membre d'une bande de malfrats appelée le **Wild Bunch**. Il réussira à échapper aux poursuites menées contre lui jusqu'en 1908, année supposée de sa mort en Bolivie. Son prénom fait référence à un de ses métiers, boucher, et son nom d'emprunt à l'homme qui l'a poussé vers l'activité de gangster.

Comme toutes les légendes US, Butch sert de référence car il n'est pas déplacé de glorifier un truand, la légende valant plus que la réalité.

Au sud de l'Utah, même pour une petite ville, les mormons en sont à l'origine. Aux USA, à chacun sa spécialité et pour l'Utah, ce sont les mormons qui ont à Salt Lake City leur vatican à eux.

Depuis 1864, la petite ville de Kanab suit son chemin et l'industrie touristique lui a rendu un fier service. La population est, à présent, de 4312 habitants avec une forte progression depuis l'an 2000, progression qui a incité le maire à mettre les choses au clair : à Kanab, un couple, c'est une femme et un homme avec beaucoup d'enfants. Le lobby homosexuel a alors incité les touristes à boycotter la ville, réussissant à faire chuter de manière visible l'activité économique... au grand désespoir d'homosexuels du lieu.

Pour 2010, le chômage est de 2,4% soit nettement moins que la moyenne nationale (7,9%), que le revenu moyen par personne est de 24 814 dollars pour les Blancs et de 23 173 dollars pour les Hispaniques, un écart bien moins important que nationalement. Tout comme d'ailleurs l'écart entre le salaire moyen des hommes (29 252) et celui des femmes (20 646). Pour les USA cet écart est de 35 201 dollars pour les hommes et 24 139 dollars pour les femmes.

L'activité économique qui occupe le plus de monde, c'est le commerce (24%) et les services (20%). Mais, difficile de bien comprendre ce qui se cache derrière la terminologie "**sales occupations**" et "**services occupations**" quand par ailleurs on trouve le secteur de l'éducation qui emploie 12% de la population et le secteur de la santé 6%. Kanab est en terre indienne mais il n'y en a pas un dans la ville car ils vivent dans les réserves proches. Il n'y a pas non plus de Noirs.

Nous y vérifierons l'importance des bibliothèques aux USA. Nous avons visité celles de Durango, Santa Fe, San Francisco. Ici la ville est petite et la bibliothèque toute neuve en remplacement de la précédente sur laquelle une plaque raconte une histoire connue : elle a été construite en 1939 comme 211 édifices de l'Utah, dans le cadre de la politique des grands travaux chère à Roosevelt.

Dans la plupart des Parcs nationaux nous retrouverons cette même référence aux conséquences du **New Deal**, politique ayant employé des chômeurs à des fins de services publics.

Là aussi le modèle est resté dans des têtes d'économistes alors qu'il ne peut fonctionner aujourd'hui comme à l'époque.

Le plaisir à Kanab ça sera de pouvoir aller à pied, de l'hôtel au *Visitor's center*, (les offices du tourisme sont aux USA des lieux très bien faits), au restaurant, mais pas au supermarché, à l'écart du centre.

Dimanche 13 avril

Le Prix Pulitzer

Un prix Pulitzer, la principale récompense pouvant couronner le travail de journalistes américains, a consacré l'édition américaine du **Guardian** et du **Washington Post**. Le jury salue la publication des révélations sur le système de surveillance de la NSA, rendues possibles grâce aux documents fournis par Edward Snowden, ancien consultant de l'agence de renseignement, aujourd'hui réfugié en Russie.

En France Jean-Luc Bertet dans le journal du PG fera la fine bouche face à cette information : « En décernant son prix, le jury du Pulitzer reste bien en deçà de l'opinion des Américains dont un sondage a montré qu'ils le considéraient à 55% comme un lanceur d'alerte plutôt qu'un traître (34%). »

Donc le prix à Snowden ? (je ne dis rien de l'usage du terme Américains à la place d'Etasuniens)

1) Quel journal français aurait osé reprendre les informations d'un Snowden ?

2) Sans le *Guardian* et le *Washington Post*, Snowden pouvait-il exister ? Car il ne suffit pas de récupérer des informations, encore faut-il pouvoir les publier !

3) Qu'a pu penser Poutine de ce prix Pulitzer ?

Sur quelques paradoxes dans cette affaire :

1) Le système Poutine condamne fermement toute critique du régime (voir le cas des Pussy Riots un bien faible danger pour la Russie) mais protège un défenseur de la liberté... car il est Etasunien. C'est de « bonne guerre », les USA soutiennent-ils un Russe qui serait dans le cas de Snowden car, n'en doutons pas, comme dans tous les Etats du monde, ce « lanceur d'alerte » serait poursuivi dans son pays.

2) Faut-il être Etasunien pour oser, en individu libre, voler une telle somme d'informations ?

3) Indirectement, cet homme est célébré aux USA, contre le pouvoir politique qui voudrait le faire condamner. Le pouvoir des médias reste donc un pouvoir indépendant aux USA quand il est bâillonné en Russie ! Nouvelle preuve que les USA sont le pays de la liberté de la presse ?

Lundi 14 avril

Le sens du commerce

Tout le monde connaît la loi de l'offre et de la demande qui fait que ce qui est rare est cher. La conséquence en est bien connue : le prix ne désigne pas la valeur du produit mais sa valeur marchande. Ainsi vous pouvez avoir des tonnes de chambres d'hôtel dont le prix varie suivant la demande.

Nous en avons fait la double expérience. A Moab, pour la même chambre, le prix a varié du dimanche au lundi, le lundi étant plus cher car débutait, en cette ville, la folie des courses de jeeps. A San Francisco nous avons réservé une chambre à l'avance dans un hôtel pour le jour de notre arrivée. Pour la fin du séjour, dix-huit jours après, nous pensions réserver sur place en fonction des qualités de l'hôtel. Sauf que nous avons découvert sur internet que le prix de la première chambre avait été multiplié par quatre entre le 30 mars et le 20 avril ! Nous nous sommes donc empressés de réserver ailleurs car nous avons soupçonné un festival quelconque. Et en effet, s'annonçait, un festival international du cinéma. A Las Vegas, le phénomène peut-être multiplié par dix : nous avions une chambre à 50 dollars dont le prix affiché était de 500 dollars !

Nous connaissons à présent le même phénomène en France pour les billets de train et autres. Un reportage a vérifié que dans un TGV le prix du même service peut parier de 1 à 80. Comment ne pas considérer cependant que le principe est juste ?

Les moyens modernes de communication permettent de tels ajustements. Quand la chaîne **Motel 6** est née, au cœur des années 60, elle signifiait des chambres à 6 dollars. Dès les années 75 le prix des chambres avaient doublé et à présent elles sont à 40-60 dollars. Donc, au départ, le prix était un prix unique : il était fonction du service. Puis, nous avons eu droit aux prix hors saison, mi saison et de saison. Puis des prix variables sur une semaine. A Las Vegas, le prix peut varier entre le matin et le soir si la demande est forte.

Ce sens du commerce, très fort aux USA, s'il sait aujourd'hui utiliser les grands moyens de communication sait aussi utiliser le simple bouche à oreille quand on pense au système de vente de *Tupperware*. En fait, le produit est pensé en fonction du système de vente ! C'est ce qu'on appelle le *marketing*.

Comme les prix variables, le marketing a sa juste raison d'être. L'essentiel n'est pas de produire mais de faire en sorte que le produit rencontre l'acheteur donc l'essentiel c'est de vendre. Et tout lecteur censé reconnaîtra qu'il est inutile de produire si on ne sait pas vendre ! Sauf bien sûr quand la vente assure une dictature sur la façon de

produire. Il y a une blague connue : pour vendre des congélateurs le représentant vendait de la viande et quand on lui répondait qu'on ne pouvait lui acheter autant de viande même si elle était peu chère, faute d'un congélateur assez grand, alors le vendeur révélait la raison profonde de sa visite : susciter l'achat de congélateurs.

La publicité engendrée par le marketing n'est pas un gaspillage en soi puisqu'il s'agit d'informer, mais ça peut devenir non seulement un gaspillage mais en plus une manipulation qui fausse le message, dans le cadre d'une philosophie bien connue : peu importe les moyens, seule la fin (la vente) compte. Le succès d'internet c'est d'abord la victoire du commerce sur l'industrie, si bien qu'à présent, les grandes surfaces contrôlent, de la production au rayon, le plus grand nombre possible de marchandises pour cumuler les bénéfices de A jusqu'à Z.

Mardi 15 avril

Les frustrations du voyageur

Les frustrations du voyageur sont celles de la vie même. On voudrait profiter au maximum du voyage mais on doit opérer des choix ! C'est un peu comme dans un musée : on voudrait tout voir mais en fait c'est impossible, le choix est ici limité par notre capacité intellectuelle et émotive à tout emmagasiner et à tout ressentir.

Pouvions-nous visiter deux parcs nationaux dans la journée ? Oui en raccourcissant une visite pour profiter de l'autre. Mais pourquoi rater une merveille proche pour aller en chercher une autre à une heure de route ?

Voici une liste de frustrations possibles de ce voyage :

- Visiter le Grand Canyon sans descendre au fond.
- Visiter San Francisco sans passer par le Musée Asiatique.
- Visiter Santa Fe sans dialoguer au moins avec un artiste.
- Visiter la Vallée de la Mort sans attendre le coucher du soleil qui rend les ombres plus belles.
- Visiter l'Utah sans aller à Salt Lake City.
- Visiter le Lac Powell sans passer par Antelope Canyon
- etc.

Et plus généralement passer presque un mois aux USA sans vraiment avoir fait connaissance avec des Etatsuniens, en restant à la lisière des choses. Pour moi il ne s'agit pas de frustrations même si je me

dis que je ne repasserai jamais à cet endroit et qu'en conséquence c'est raté pour toujours.

Mercredi 16 avril

Les services publics : les bibliothèques

Contrairement à ce qu'on croit, il existe des services publics solides aux USA. Pas une fois nous n'avons eu à nous arrêter à un péage d'autoroute et il serait inconcevable de vendre un tel service au privé. Nous savons qu'il en est de même pour l'eau qui, partout, est sous contrôle public. Tout comme le service considérable des parcs nationaux.

Celui qui me fascine le plus est le service des bibliothèques, pour l'avoir fréquenté assidument entre 1974 et 1976. Les marchands de journaux comme les bookstores sont rares mais il existe d'imposantes bibliothèques appelées library où on trouve beaucoup de journaux et beaucoup de livres.

A Kanab nous avons même eu le plaisir de découvrir l'ancienne et la nouvelle bibliothèque.

Jeudi 17 avril

Las Vegas 40 ans après

Passer une heure à Las Vegas suffit pour marquer les mémoires. Voici presque 40 ans, logé dans le *Motel Six* de l'Avenue Tropicana, un court passage centre ville a pu éclairer ma lanterne sur la ville des jeux et des néons (un musée a été consacré à ce type d'éclairage).

L'hôtel retenu est plus loin en banlieue pour être proche de l'immense centre de location des voitures, afin d'y rapporter aisément notre véhicule le lendemain matin.

L'hôtel étant situé sur *Las Vegas Boulevard* l'axe essentiel, *le strip*, il est facile de l'emprunter pour se rendre au centre-ville en voiture, et là, surprise, les grands hôtels nouveaux sont avant le centre avec une foule inouïe qui arpente les rues, occupe les trottoirs et les multiples escalators en plein air, avec sonorisation permanente. Comme c'est l'après-midi, les néons ne sont pas encore à l'œuvre, mais le spectacle est assez saisissant pour découvrir la folie de l'ensemble.

En quarante ans la population a été multipliée par quatre (de 500 000 à 2 millions) et les rois des jeux ont dû multiplier leurs profits par cent ! Car tout est calculé pour la réussite des casinos qui sont aussi d'immenses hôtels. Se loger, se nourrir n'est pas trop cher afin que la fortune de chacun puisse envahir les machines à sous (pour se loger il

faut cependant tomber en période creuse). Nous-mêmes, nous avons pris un vol Las Vegas-San Francisco parce qu'il était deux fois moins cher que celui envisagé entre Albuquerque et San Francisco, et avec des horaires plus pratiques. Pour que le divertissement soit complet, les plus grands spectacles sont aussi proposés.

Une folie telle, qu'à se promener d'un casino à l'autre, le simple citoyen y perd son sens de l'orientation. Ainsi nous avons eu du mal pour retrouver la voiture garée dans le parking gratuit de l'hôtel Excalibur.

Ce qui impressionne ce n'est pas tant la folie architecturale mais ce sur quoi elle repose : la présence de la foule avide de gagner et qui fait de Las Vegas la destination touristique la plus importante du monde (plus de 40 millions en 2013 soit plus de 100 000 par jour !). Il me faudrait connaître pour la France l'augmentation du chiffre d'affaire de *La Française des jeux* et l'augmentation de ses profits, pour mesurer jusqu'à quel point notre société a démultiplié les principes de la loterie nationale. Quand les jeux prennent une telle importance, qu'en déduire de l'état de la société et de son évolution ? Qu'elle repose sur du vent ? Que la moindre tempête peut tout faire écrouler ?

Un mot tout de même sur la folie architecturale, avec comme exemple la reconstitution de Venise ! On a seulement vu de l'extérieur la Place St Marc, mais nous savons qu'à l'intérieur vous y retrouvez le Grand Canal avec des gondoliers, le Pont des Soupîrs... L'entreprise (casino, hôtel, centre de congrès) emploie 10 000 salariés !

Ce développement de la ville m'a laissé sans voix !

A titre d'indication, sur les vingt-sept plus grands hôtels du monde, vingt sont situés à Las Vegas (l'Asie est ensuite bien représentée) :

The Venetian / Palazzo : environ 7 128 chambres (Las Vegas)

First World Hôtel : 6 518 chambres (Malaisie)

MGM Grand Las Vegas : 5 044 chambres (Las Vegas)

Wynn Las Vegas : 4 755 chambres (Las Vegas)

Luxor Hotel : 4 408 chambres (Las Vegas)

Mandalay Bay / THEHotel : 4 332 chambres (Las Vegas)

Ambassador City Jomtien : 4 210 chambres (Thaïlande)

Excalibur Hotel and Casino : 4 008 chambres (Las Vegas)

Aria Resort & Casino : 4 004 chambres (Las Vegas)

Bellagio : 3 933 chambres (Las Vegas)

Circus Circus : 3 774 chambres (Las Vegas)
Planet Hollywood : 3 697 chambres (Las Vegas)
Shinagawa Prince Hotel : 3 680 chambres (Tokyo)
Flamingo Las Vegas : 3 626 chambres (Las Vegas)
Hilton Hawaiian Village : 3 386 chambres (Honolulu)
Caesars Palace : 3 348 chambres (Las Vegas)
The Mirage : 3 044 chambres (Las Vegas)
The Venetian Macao : 3 000 chambres (Macao)
Monte Carlo : 2 992 chambres (Las Vegas)
Las Vegas Hilton : 2 956 chambres (Las Vegas)
Paris Las Vegas : 2 915 chambres (Las Vegas)
Treasure Island : 2 885 chambres (Las Vegas)
Gaylord Opryland Resort : 2 881 chambres (Nashville)
Disney's Pop Century Resort : 2 880 chambres (Orlando)
Bally's Las Vegas : 2 814 chambres (Las Vegas)
Harrah's Las Vegas : 2 677 chambres (Las Vegas)
Imperial Palace : 2 640 chambres (Las Vegas)

Vendredi 18 avril

Chinois de New York et de San Francisco

Beaucoup de villes du monde ont un quartier chinois. Aucune ville du monde n'a de quartier étatsunien. Cette différence va prendre de l'importance au fur et à mesure que le bras de fer entre les deux empires va se tendre. De New York, le port sur l'Atlantique, la confrontation passe à San Francisco, le port sur le Pacifique avec pour les Chinois, une différence. Dès le départ, ceux de San Francisco ont fait la ville autant que les autres populations. Ce qui ne fut pas le cas à New York.

Ils ne représentent pas un quartier en plus, une immigration parmi d'autres, mais dans tous les secteurs de la société, ils sont venus se faire exploiter... ou exploiter les autres.

Comme pour les Noirs et les Hispaniques, l'essentiel de la population a servi de force de travail de base, mais plus que pour les deux autres communautés, le fonctionnement clanique des Chinois fait que parmi eux se trouvent aussi des forces dominantes qui contrôlent la communauté. Le plus souvent l'employeur du Chinois est un Chinois.

Je conteste radicalement la thèse de Toni Negri qui prétend qu'à l'ère des multinationales, l'Empire n'est plus un pays mais les grandes compagnies. Toutes les puissances économiques ont une base « nationale » et si, fiscalement, elles se déclarent dans les enfers fiscaux, il n'en demeure pas moins qu'elles sont des USA, de France, d'Allemagne ou de Chine. En conséquence, il existe aujourd'hui deux empires : les USA et la Chine. Et toute la politique internationale tourne autour de ce conflit. Le retour de la Russie reste un épiphénomène à l'ancienne (même si le conflit Est-Ouest peut engendrer d'énormes drames en Europe).

Un empire a la capacité à se jouer de tout, à changer ses alliances, et à se renouveler. Ainsi, les USA ont favorisé la Chine contre l'URSS mais aujourd'hui, le récent voyage d'Obama en Asie vise à contrecarrer la montée de la Chine. Japon, Malaisie, Thaïlande et autres, ne sont pas des figurants dans la division internationale du travail.

San Francisco a un minuscule quartier japonais qui tend à se développer mais qui fait piètre figure par rapport à l'immense et puissante *Chinatown*. Ainsi les Chinois connaissent parfaitement les deux sociétés (celle des USA et celle de Chine) alors que les Etatsuniens (comme les Européens) ont un mal fou à appréhender l'univers de l'immense Chine, surtout ceux de la côte Est des USA plus tournés vers le passé, à savoir l'Europe.

Chacun sait qu'un empire meurt de l'intérieur : les Chinois des USA créent, à la fois, une solidarité et une concurrence entre les deux pays. Solidarité car ils ont besoin d'une économie US puissante pour mieux exister ; concurrence car la Chine produit à moindre coût.

Ceci étant les Chinois n'ont pas comme équivalent *Toyota* ou *Samsung* deux entreprises qui, aux USA, font une concurrence considérable à *Ford* ou *Apple*. Développer des accords de libre échange avec le Japon peut permettre de limiter la puissance chinoise, mais au détriment en même temps de la puissance industrielle US. On se souvient des accords avec le Mexique qui ont apporté de l'emploi à ce pays (avec surexploitation à la clef) mais depuis, les dites entreprises sont souvent parties dans le Sud-Est asiatique. Chaque étape de la guerre économique est seulement une étape, dans le cadre d'une mobilité sans précédent. Cette mobilité crée une instabilité qui pour le Mexique, s'est traduite par une criminalisation de toute la société.

Dans cette guerre, il n'est pas inutile d'observer que les USA s'orientent vers une augmentation de leur production pétrolière capable de satisfaire leurs besoins, et ce point aussi fait que l'affrontement avec

la Chine (moins dotée pour le moment en pétrole) va prendre une nouvelle tournure, faisant du Moyen-Orient, non plus la base énergétique des USA, mais celle de la Chine !

D'une façon ou d'une autre, c'est à San Francisco et Los Angeles que se joue l'avenir de notre planète. C'est là que se mijotent les transformations technologiques du futur, la division du travail qui va avec, et les capacités citoyennes capables de bousculer l'ordre en place. Du marché bio hebdomadaire en centre ville, à la célébration des zapatistes dans l'immense quartier hispanique, comment rêver d'une société plus juste ?

A San Francisco, ville tolérante, la misère ne se cache pas. Partout des hommes et des femmes poussent un caddy qui, hier, contenait ce qu'ils avaient acheté, et qui aujourd'hui, rassemble seulement ce qu'ils sont.

Ce caddy est devenu leur maison, leur voiture, leur « coffre-fort ». Une misère peu comparable avec celle des *Raisins de la colère*. En 1930 il n'y avait pas de caddies, je veux dire qu'il n'y avait pas eu la société de consommation..

Depuis les années 70 la misère est devenue ici comme ailleurs, non plus temporaire, le bonheur inhérent au rêve américain finissant par l'emporter, mais un fait structurel : les USA se tiersmondisent quand le Tiers-Monde s'américanise. La télé nous montre le sans abri au caddy, faisant œuvre avec les déchets qu'il récupère. Bref, il reste la possibilité de devenir artiste !

Pour comprendre le piège, il faut se souvenir qu'en 2008, les autorités ont été confrontées à ce problème : sauver le système ou sauver les victimes. En décidant de couper les vivres aux services sociaux, pour sauver le système, des centaines d'hommes et de femmes ont été poussés vers la misère ; le soir, ils s'installent dans les couloirs du métro et le matin, à 8 heures, la police les réveille pour les repousser vers la surface. En 2012, le nouveau gouverneur a été le premier aux USA à relever le salaire minimum en 2012, 2013, 2014 (Obama a suivi pour les employés fédéraux). La mesure peut-elle changer cette réalité ?

Samedi 19 avril

20 avril : *Les Raisins de la colère* ont 75 ans

(devant me limiter à 1 méga la version internet s'arrêt là).